

## L'AIGLE

CONSIDÉRÉ COMME EMBLÈME MILITAIRE ET SOUVERAIN.

L'aigle a figuré dans les armoiries de tous les grands peuples guerriers. Il avait donc de droit sa place dans les armoiries de la France.

Qu'on fouille la mythologie ou l'histoire, l'aigle est partout. Il embrasse chaque mythe de son envergure immense, toujours sacré, toujours vénéré, toujours redouté même, car il porte les foudres. Mais c'est surtout comme oiseau protecteur qu'il apparaît : protéger et sauver étant les plus beaux droits de la puissance et de la force. Il sauva Hélène que le couteau des prêtres avait choisie pour victime, il sauva Valeria Luperca qu'on menait à l'autel pour l'immoler. Ainsi, fort et immortel, il était partout l'ennemi de la mort, partout comme le symbole ailé de cette existence qui ne peut finir en lui.

Le voyait-on planer sur un bûcher, c'était un signe d'apothéose et d'immortalité : il venait recueillir l'âme du héros dont la gloire ne devait pas mourir ; ou bien plutôt il était l'image du génie qui remonte au sein des dieux. C'était la croyance antique, et pour que le symbole prît plus de réalité, au moment où le bûcher s'allumait, on donnait l'essor à un aigle, qui se dégageait à plein vol des tourments de flamme et de fumée, comme l'âme se dégage des nuages de la mort. Point d'apothéose et de déification sans que l'aigle en fût le ministre. Pour éterniser l'image des honneurs divins rendus à Jules César, on grava, sur des bagues dont une seule nous a été conservée, la figure d'un aigle enlevant la foudre, le regard fixé sur une étoile et portant à son cou le nom de Julius.

Ce que l'aigle est avant tout, c'est l'oiseau des victoires et des dominations. Les Romains ne furent pas les premiers à le

comprendre. Longtemps avant qu'il parût au sommet de leurs enseignes, on l'avait érigé, lui qui voit au delà des nuages et ne craint pas de regarder le soleil en face, lui, le porte-foudre, en emblème de la souveraineté et de la gloire.

En Égypte, il était le symbole du Nil, le fleuve-dieu, et sur quelques monuments on le retrouve volant à essor égal avec le *globe ailé*, autre emblème de la puissance des Égyptiens. Chez les Perses, Mithra, voulant se révéler sous une forme visible, prit la figure d'un aigle ; et c'est une pareille image, taillée dans l'or, que Cyrus plaça au sommet de ses étendards. Ezéchiel l'entrevoyait-il à travers le pénombre de ses visions, cet aigle de Cyrus, quand il désigna les princes dominateurs sous le nom de l'oiseau victorieux ? Mais pourquoi alors n'y vit-il pas aussi un symbole sauveur pour sa nation, puisque, avec l'aigle de Cyrus planant sur Babylone, la liberté revenait pour le peuple juif, comme à plus de vingt siècles de là, devait revenir pour lui, avec notre aigle impérial, la protection la plus bienveillante sous l'aile de laquelle il se soit jamais reposé.

Les Romains l'avaient adopté de bonne heure. D'abord, selon Denys d'Halicarnasse, ils en couronnèrent le sceptre de leurs rois ; puis, les rois chassés, ils en firent l'ornement du sceptre de leurs triomphateurs, et l'unique enseigne de leurs légions.

Sous la république, l'aigle romaine fut de bois, puis d'argent avec une foudre d'or dans les serres. César, le premier, voulut qu'elle fût d'or tout entière, mais il lui enleva la foudre sur laquelle elle se posait. Pour marquer son infatigable activité et sa perpétuelle aspiration vers de nouvelles conquêtes ; on la représentait toujours les ailes déployées.



Chaque légion avait son aigle d'or posée à la pointe d'une lance. On l'entourait de la plus religieuse vénération, on jurait par elle comme par une divinité, et ces serments-là étaient les plus sacrés. L'oiseau guerrier gardait encore là son caractère protecteur : le soldat coupable, prêt à être frappé par la hache des centurions, l'ennemi menacé de mort, n'avaient, pour être épargnés, qu'à venir se placer sous la sauvegarde de l'aigle, en tenant embrassée la lance de l'*Aquilifère* (1).

Les jours de triomphe on parait l'aigle de toutes les coquetteries de la victoire ; on la couvrait de couronnes de lauriers et de guirlandes de fleurs. Quand une légion prenait ses campements, on plaçait l'aigle au centre du quartier ; et s'il arrivait que deux légions dussent camper ensemble, on posait alors sur la limite des deux camps un aigle double à têtes et ailes opposées. C'est ce qui explique, sans nul doute, l'aigle double qui se voit sur la colonne Antonine, et qu'il faut bien se garder de prendre pour le prototype de celle qui fut plus tard adoptée par les premiers empereurs Byzantins, comme emblème de leur double empire d'Orient et d'Occident.

Les jours de défaite, l'aigle ne devait jamais tomber aux mains des ennemis ; quand l'*Aquilifère* voyait commencer la déroute, il brisait en deux sa lance et cachait en terre l'aigle et le fragment qu'il surmontait. C'est ce qui arriva au funeste combat de Trasimène, et nous devons à pareille précaution d'un *Aquilifère* la seule aigle de légion qui ait été conservée. Elle a été trouvée en Allemagne, sur les terres du comte d'Erlach ; elle est de bronze doré, hante de treize pouces, et ne pèse pas moins de huit livres. Dans une attaque des Germains où la légion, qu'on croit être la vingt-deuxième, aura eu le dessous, l'*Aquilifer*, avant de fuir, aura sans doute en-

foui dans la terre l'aigle dont il avait la garde.

Ainsi, les ennemis de Rome pouvaient bien être victorieux, mais il ne leur était pas donné de pouvoir étaler les plus beaux insignes de leur victoire. Varus, pourtant, eut la honte de voir détruire ses légions et de perdre ses aigles. Il est de tradition chez les peuples du Nord que les bandes d'Arminius, vainqueur, en enlevèrent deux : la première, qui était noire, c'est-à-dire de bronze, fut donnée aux Germains ; l'autre, qui était blanche, c'est-à-dire d'argent, fut laissée aux Sarmates auxiliaires ; et l'on ajoute que l'aigle noire qui figure dans les armes de l'empire et l'aigle blanche de l'écusson de la Pologne n'ont pas une autre origine.

Pour mon compte, je ne crois pas à la légende, et pour mille raisons. Il est vrai pourtant que l'empire, qui porte aujourd'hui l'aigle double dans ses armoiries, n'eut longtemps que l'aigle simple. Mais, n'en déplaise à la tradition, celle-là n'était pas l'aigle de Varus. C'est en souvenir des Césars romains, que les Césars germains l'avaient prise. Bientôt ils ne s'en tinrent pas là ; il leur fallut l'aigle bicéphale. N'étaient-ils pas les successeurs de Charlemagne, qui l'avaient prise pour blason impérial, et chaque jour n'enlevaient-ils pas d'ailleurs un lambeau à l'empire de ces Paléologues de Constantinople qui l'arboraient aussi pour faire croire, par cette aigle au double front, qu'ils portaient encore la double couronne de l'Orient et de l'Occident ? Othon IV la fit graver sur son sceau d'empereur, et au quinzième siècle, Sigismond, plus hardi, en fit tout à fait le seul fond des armoiries de l'Empire.

Les Russes, dont la puissance grandissait, furent jaloux de cet emblème, et le czar, Ivan III, qui venait d'épouser la fille de Michel Paléologue, se crut en droit, par raison d'alliance, de prendre le même blason. Il ordonna de graver sur ses monnaies une aigle double, en tout point pa-

(1) Porte-étendard.



reille à celle des empereurs allemands et des empereurs grecs. Mais au lieu d'avoir le *vol montant* comme l'aigle des Césars, il eut le *vol abaissé*. Ivan n'eut pas plutôt appris la différence qui existait entre l'aigle moscovite et l'aigle des Césars, qu'il fit pendre les graveurs et les dessinateurs de sa monnaie. L'aigle russe resta avec le *vol abaissé*, mais il n'en a pas moins atteint et même distancé l'aigle allemand, au *vol montant*.

Je vous donne du reste cette légende pour ce qu'elle vaut, et je fais aussi bon marché de ses présages que de ceux dont quelques héraldistes voyaient la cause dans une position de notre ancienne aigle impériale. Elle était, disaient-ils, *contournée*, c'est-à-dire ayant la tête portée du côté gauche, ce qui est signe de *forfaiture*. Maintenant celle qui surmonte le

drapeau français porte sa tête à droite.

Le Psalmiste a dit de l'aigle qu'il est comme le phénix. Il a le don de renouveler sa vie, et par une suite de renouvements successives d'en centupler la durée. Ce n'est sans doute là qu'une magnifique métaphore, et le roi-prophète, en parlant ainsi, n'a certainement voulu faire qu'une belle allégorie. Il s'est pourtant trouvé au seizième siècle un savant Italien, nommé Panciroli, qui a posé en fait réel cette grande image des psaumes. Il a été jusqu'à indiquer les moyens que l'aigle emploie pour retrouver ainsi sa jeunesse première. Je doute fort que la science admette la preuve qu'il avance; mais en revanche, grâce à la solennelle journée du 10 mai 1852, ce don de renaitre que possèdent les aigles, est désormais un fait acquis à l'histoire.

ÉDOUARD FOURNIER.

## BIBLIOGRAPHIE.

*De la gutta-percha* (1), par M. A. Delabarre fils, docteur en médecine, médecin dentiste de l'Hospice des Enfants-Trouvés et des Orphelins.

La gutta-percha est le produit d'un arbre forestier, nommé percha, appartenant à la famille des sapotées; elle est originaire de Singapour. Le suc de ce végétal se recueille par le même procédé que le caoutchouc, c'est-à-dire en incisant l'écorce de l'arbre et en recevant le liquide qui en découle, dans des vases appropriés à cet usage : ce suc, épaissi et solidifié par l'action du temps et de l'air, constitue la gutta-percha.

Voici comment cette substance fut connue en Europe.

Un Anglais, le docteur Montgomery, aide-major à la résidence de Singapour, remarqua, par hasard, dans les mains d'un

indigène, un ustensile, pourvu d'un manche, dont la nature lui était inconnue; il interrogea cet homme, et apprit que la matière dont ce manche était formé avait la vertu de se ramollir dans l'eau bouillante, au point de se manipuler aisément, et qu'elle reprenait, par le refroidissement, sa consistance et sa dureté, en conservant la forme à laquelle elle avait été soumise.

Frappé de ces propriétés, le docteur, après s'être assuré de leur existence par des essais réitérés, transmit en Angleterre les résultats de cette découverte, et la *Société des Arts*, après en avoir fait l'objet d'un examen approfondi, convaincue de la haute importance de ce nouveau produit, décerna au docteur Montgomery les honneurs de la médaille d'or.

Les mots *gutta-percha* ont été empruntés par le docteur au pur dialecte malais : *Percha* est le nom générique de l'arbre producteur, et *gutta* désigne la substance qu'il produit.

(1) Prononcez *gutta-perca*.



Le percha occupe, dans l'archipel oriental, une immense étendue de territoire; non-seulement il abonde dans la péninsule malaise, mais encore il couvre la plupart des îles de ces parages.

Cet arbre présente aux regards un noble et imposant aspect; son feuillage, riche et touffu, sa tête altière, qui dépasse de beaucoup la cime des autres arbres des forêts, lui donnent une physionomie royale; il fait partie des sapotées à sève laiteuse, qui n'est guère connue que des savants. Son fruit renferme une huile concrète, dont les naturels ne dédaignent pas de se nourrir. Ses fleurs jouissent dans le pays de certaines propriétés médicinales. Quant à son bois, il est mou, spongieux, et tout à fait impropre à aucune construction.

La sève circule entre le tronc et l'écorce, à travers des vaisseaux spéciaux dont le parcours est indiqué par des lignes noires et longitudinales. C'est à cette sève que l'on a donné le nom de *gutta*; on l'obtient en faisant, de distance en distance, des entailles à la surface de l'arbre; le liquide qui en sort est reçu dans des vases où il se coagule immédiatement; d'abord, sa couleur est blanche, puis, au contact de l'air, il prend une couleur assez foncée.

Autrefois, pour la récolte de la *gutta*, on abattait l'arbre tout entier, c'était tuer la poule aux œufs d'or; heureusement, on eut l'idée de lui faire des incisions; l'essai réussit; une compagnie avança les frais du matériel, et l'entreprise, établie sur une vaste échelle, prit un cours régulier.

Avant que le fluide ait acquis le degré de dureté dont il est susceptible, quand il n'est qu'à l'état pâteux, les femmes indigènes le pétrissent et le moulent en masses oblongues, d'un pied cube environ; leur grosseur est sans importance, car ces blocs sont achetés au poids, mais la fraude y introduit des corps étrangers afin d'en augmenter la pesanteur.

Cette substance, analysée par la chimie, donne à peu près les mêmes résultats que

le caoutchouc; mais si elle lui est supérieure par la dureté, elle lui est inférieure par l'élasticité.

La *gutta-percha* est inattaquable par les alcalis, par les acides, par l'alcool. On ne reconnaît, jusqu'à présent, qu'au sulfure de carbone, à l'essence de térébenthine, à l'éther et au chloroforme la propriété de la dissoudre.

Invulnérable au froid comme à l'humidité, elle n'est conductrice ni de l'électricité, ni du calorique.

Exposée au feu, elle s'enflamme à l'instant des résines et se consume en exhalant une fumée épaisse.

Soumise à l'action de l'eau bouillante, elle devient malléable et ductile quoique exempte de viscosité. C'est dans cet état qu'elle obéit aux doigts qui la façonnent, se soumet à toutes les formes, les garde, en se refroidissant à la température de l'atmosphère, et acquiert une ténacité, une solidité à toute épreuve. Sa durée est sans limites; l'usage, même si long qu'il soit, ne met pas la *gutta-percha* hors de service; rien de plus facile que de la refondre, de la remanier et de la travailler de nouveau.

Arrivée en France, la *gutta-percha* est purifiée par des moyens mécaniques, puis, on en forme une pâte, qui est renfermée dans des caisses de fer de différentes dimensions, et c'est ainsi qu'elle est livrée au commerce.

La *gutta-percha* s'emploie pour faire des instruments de chirurgie; dissoute dans le chloroforme, elle est le meilleur topique pour les coupures et les brûlures. En effet, à peine ce liquide est-il étendu sur la peau que le chloroforme s'évapore et laisse une mince et solide pellicule qui protège la plaie contre l'action malfaisante de la poussière et des corps étrangers.

L'industrie l'emploie pour mille usages divers et pour objets de ménage: corbeilles à pain, assiettes à fruits, dessous de bouteille et de carafes, ronds de serviette,



seaux, vases à fleurs, anneaux pour rideaux, etc., qui offrent une grande économie, puisqu'ils ne peuvent se briser.

C'est la gutta-percha qui enveloppe les fils électriques du télégraphe sous-marin, qui traversant le détroit, relie la France à l'Angleterre. On en fait des canots qui résistent aux glaces; des conduites pour les eaux, des cornets acoustiques, des ustensiles pour la marine, des chapeaux, des semelles, des vêtements, des boîtes à ouvrage, des fers de chevaux, des talons de bottes, et jusqu'à des jouets d'enfants... jouets qui ne se cassent pas ! On en fait même des reprises dans le drap : un vêtement est-il déchiré, on introduit, sous la déchirure, une feuille de gutta-percha extrêmement mince, on rapproche les deux bords de la déchirure, on appuie dessus un fer chaud, et le raccommodage s'opère par voie de soudure.

Enfin, M. A. Delabarre, fils, médecin dentiste, aidé par le hasard, a découvert que la gutta-percha est préférable aux substances métalliques, comme base des dentiers artificiels. Voici ses raisons : les fluides de la bouche, les acides, les alcalis, n'ayant aucun pouvoir sur cette substance, ne la peuvent détériorer; lorsque le dentier est fini, on le plonge dans de l'eau bouillante, puis, quand la gutta-percha est ramollie, on introduit le dentier dans la bouche, on appuie les gencives dessus, et la gutta-percha se moule sur elles en suivant avec précision leurs sinuosités. De plus, elle peut recevoir et garder une couleur rosée qui est celle des gencives, et, bien que la gutta-percha soit d'une solidité à toute épreuve, elle n'en conserve pas moins une élasticité favorable aux organes si délicats, destinés à subir son contact; cette substance est aussi légère que le liège, elle est inaccessible à la corruption, et, en cas d'usure dans une des parties du dentier, on peut y souder un morceau.

M. Delabarre a fait ainsi une découverte utile pour les gens d'une nature

délicate et soigneux de leur personne. Nous devons déjà, à cet habile dentiste, le *sirop de dentition*, qui, appliqué comme friction sur les gencives des enfants, possède la propriété de faire cesser presque instantanément cet état de souffrance dont l'effet est de porter ces petits êtres à se frotter constamment les gencives avec leurs doigts, souffrance qui, par sa persistance et son développement, agace, irrite leur système nerveux, trouble leur sommeil, leurs fonctions digestives, et ne tarde pas à compromettre leur santé et jusqu'à leur vie.

#### *Le Guide du Domestique; deuxième édition.*

Ce livre est utile en même temps pour ceux qui servent et pour ceux qui veulent être bien servis; nous en avons rendu compte en 1851, et nous le recommandons à nos nouvelles abonnées. Afin de leur en donner une idée, nous réunissons divers conseils pour le service d'un dîner de cérémonie dont nous avons extrait les dessins placés sur la grande planche jointe à ce numéro.

« Si la nappe et le napperon sont damassés, et à fleurs, tournez le montant des fleurs vers le haut bout de la table, c'est-à-dire celui qui est le plus éloigné de la porte d'entrée. Chaque salière et chaque poivrière doit porter une petite pelle, chaque moutardier sa cuillère; chaque hors-d'œuvre sa fourchette à trois dents, sa cuillère à jours, ou sa spatule. Les réchauds allumés, les plats posés, les noms placés sur les serviettes, vous mettez des gants de coton blanc, vous entrez posément dans le salon, vous faites quelques pas vers votre maître, ou vers votre maîtresse, et vous dites d'une voix bien distincte : *Monsieur est servi !* ou, *Madame est servie !* Quand vous êtes sûr que l'on vous a entendu, vous allez vous placer derrière la porte de la salle à manger que vous laissez ouverte, et que vous fermez après que tout le monde



est entré. Dès qu'on est assis, vous servez à chaque convive une assiette de potage; vous vous tenez à la gauche de la personne qui sert, pour recevoir les assiettes que vous portez à chaque convive, et leur offrez aussi du côté gauche; s'il y a du vin de Madère, c'est après le potage qu'il doit être servi. Ce vin se sert dans des verres plus petits que ceux d'entremets. Vous emplissez les verres aux trois quarts environ. Un domestique doit avoir l'œil et l'oreille à tout

ce qui concerne le service et doit surtout être comme sourd à la conversation. »

Je terminerai ici ma citation, persuadée que les jeunes femmes et les jeunes personnes voudront elles-mêmes chercher dans ce livre l'art de gouverner leur maison avec ordre et surtout avec économie; elles y trouveront, en outre, les plus précieux conseils sur la propreté et sur la conservation des meubles, des habits et de tous les objets du ménage. \*\*\*

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### DES KNABEN BERGLIED.

Ich bin vom Berg der Hirtenknab',  
Seh' auf die Schlösser all herab;  
Die Sonne strahlt am ersten hier,  
Am längsten weilet sie bei mir:  
Ich bin der Knab' vom Berge!

Hier ist des Stromes Mutterhaus,  
Ich trink' ihn frisch vom Stein heraus,  
Er braust vom Fels im wilden Lauf,  
Ich fang' ihn mit den Armen auf.  
Ich bin der Knab' vom Berge!

Der Berg, der ist mein Eigenthum,  
Da ziehn die Stürme rings herum,  
Und heulen sie von Nord und Süd,  
So überschallt sie doch mein Lied:  
Ich bin der Knab' vom Berge!

Sind Blitz und Donner unter mir,  
So steh' ich hoch im Blauen hier;  
Ich kenne sie und rufe zu:  
Lasst meines Vaters Haus in Ruh'!  
Ich bin der Knab' vom Berge!

Und wann die Sturmglock'einst erschallt,  
Manch Feuer auf den Bergen wallt,  
Dann steig' ich nieder, tret' ins Glied,  
Und schwing' mein Schwert, und sing' mein  
Ich bin der Knab' vom Berge! [Lied:

UHLAND.

### CHANSON DE MONTAGNE DU JEUNE GARÇON.

Je suis le jeune pâtre de la montagne, j'abaisse mes regards sur tous les châteaux. Le soleil luit ici d'abord, c'est près de moi que sa lumière demeure le plus longtemps. Je suis le pâtre de la montagne!

Ici est la source du torrent, je le bois frais au sortir de la roche. Il bruit en s'échappant dans sa course impétueuse, et moi, je le prends dans mes bras. Je suis le pâtre de la montagne!

La montagne, c'est mon domaine, à l'entour règnent les tempêtes, elles mugissent du Nord et du Sud, pourtant mon chant résonne plus haut qu'elles: Je suis le pâtre de la montagne!

Je suis ici haut dans l'azur; l'éclair et le tonnerre sont au-dessous de moi, je les connais et je leur crie: Laissez en paix la maison de mon père! Je suis le pâtre de la montagne!

Et si le tocsin un jour sonne, si des feux tourbillonnent sur les monts, alors je descends, j'entre dans le rang, brandis mon glaive, et chante mon refrain: Je suis le pâtre de la montagne! \*\*\*



## LA BAGUE DE SIR FELTON.

### I. — LA BULLE DE PIE V (1570).

On était au règne d'Élisabeth. Dans toute l'Angleterre, les emblèmes du catholicisme étaient proscrits et détestés, et pourtant, au fond d'une des plus belles maisons qui s'élevassent entre *Parliament-House* et *Westminster-Abbey*, une jeune femme était agenouillée au pied d'un autel paré de tous les ornements propres au culte de l'Église romaine. Un crucifix d'or massif couronnait le tabernacle; une statue de la Vierge, d'un travail gothique, dominait l'autel; aux deux côtés, sur des piédestaux richement décorés, l'on voyait deux châsses en vermeil et cristal; celle de droite portait l'inscription : *S. Edouard, roi, p. p. n.*; celle de gauche : *S. Thomas de Cant. p. p. n.* Une lampe suspendue à la voûte annonçait la présence de l'adorable hostie, cachée au fond du ciboire; mais, indépendamment de cette lumière tremblante, symbole de la prière perpétuelle, plusieurs bougies éclairaient l'oratoire, bien que l'on fût en plein jour. Il est vrai que nulle clarté n'y pénétrait du dehors; cet oratoire, reculé au fond de la maison, formait une retraite impénétrable, dont l'existence était ignorée même des affidés, même des domestiques du logis. On y pénétrait par une porte cachée dans la boiserie d'une autre chambre; l'air y circulait par quelques étroites meurtrières, ménagées dans les murailles, mais le jour n'y arrivait jamais. C'était dans ce réduit que la famille Felton, courageusement fidèle à la foi de ses pères, conservait les livres, les images, les reliques échappés aux pillages et aux sacrilèges de Henri VIII et de sa fille; c'était là que des prêtres catholiques poursuivis, traqués de toutes parts, venaient chercher un refuge, célé-

brer dans l'ombre les saints mystères, et puiser la force qui fait les martyrs, dans la communion au corps et au sang de Celui qui se fit victime pour nous. En ce moment, lady Frances Felton, à genoux, priait avec ardeur; elle attendait son mari, absent depuis le matin, et quoiqu'elle n'eût aucun motif particulier de crainte, un pressentiment douloureux, ombre que les malheurs futurs projettent devant eux, remplissait son âme d'angoisse et d'effroi. Elle priait en silence, les yeux et les mains levés vers l'image de la Vierge-Mère, refuge des malheureux, lorsque plusieurs coups frappés à la porte de la maison la firent tressaillir... Elle prêta l'oreille... Un pas bien connu retentissait sur l'escalier et dans la salle voisine... On poussa le ressort de la porte secrète, qui glissa dans la boiserie, et lady Frances se jeta dans les bras de son mari, en s'écriant : « Oh ! John, que vous avez tardé ! »

Il la pressa sur sa poitrine, et l'entraîna doucement hors de l'oratoire, pendant que, s'abandonnant à une émotion trop longtemps contenue, elle pleurait, la tête appuyée sur son épaule. On sentait, dans l'épanchement de ces époux, un amour sans cesse menacé, une destinée sur laquelle planait la tempête, un bonheur que, d'heure en heure, le glaive sanglant de la persécution pouvait anéantir. « Enfin, vous voilà ! dit encore lady Frances; mon âme était glacée d'effroi en vous attendant.

— Que craignez-vous, mon amour ?

— Je ne saurais le dire... Les temps où nous vivons sont si douloureux, tant de catholiques, innocents de tout autre crime que celui de leur foi, ont été persécutés et mis à mort, que toujours je suis en crainte, John, lorsque vous êtes loin de moi. »



Sir John ne répondit pas ; il fixait sur la terre un regard sombre : « Hélas ! s'écriait-elle, qu'avez-vous ? que vous est-il arrivé ? »

Il tira un rouleau de papiers de sa poitrine, et prenant la main de sa femme dans les siennes, il lui dit à voix basse : « Frances, ma bien-aimée, Dieu demande quelque chose de vous. »

Elle le regarda avec frayeur ; il continua, en dépliant le papier qu'il tenait à la main : « Vous connaissez le jugement porté par notre mère, l'Eglise catholique, sur Elisabeth Tudor, qui occupe le trône d'Angleterre?... Fille illégitime de l'hérétique Henri VIII, elle n'a pas de droits à la couronne ; elle souille le diadème par sa cruauté et ses perfidies ; persécutrice de l'Eglise de Dieu, fléau des catholiques, geôlière de sa royale parente, Marie d'Ecosse, traître à la religion de sa jeunesse (1), alliée perfide, souveraine tyrannique, elle a mérité à tous ces titres les anathèmes du saint-siège romain.... La malédiction a tardé longtemps, mais, enfin, la voici venue ! Voici, Frances, voici la bulle d'excommunication lancée par le saint-père, Pie V, contre Elisabeth Tudor, usurpatrice et sacrilège ; voici cet arrêt redoutable, et moi-même, je l'ai juré, je l'afficherai demain aux portes du palais de Withe-Hall ! »

Frances, à ces mots, pâle comme si la mort l'eût touchée de ses doigts livides, se laissa tomber à genoux devant son mari, en s'écriant d'une voix défaillante : « Oh ! John, c'est la mort, que tu veux braver ! »

— C'est le martyr que je veux acheter, répondit-il avec enthousiasme. Il faut à l'Eglise des fils dévoués, qui sachent exécuter ses ordres contre tout péril. La bulle

doit être connue... elle le sera... dès demain !... Et, s'il faut payer de la vie cette obéissance, eh bien ! mon amour, notre séparation sera courte, et dans les cieux, notre union sera éternelle ! »

Quelques jours après, le grand maréchal d'Angleterre, lord Schrewsbury, présidait au supplice de sir John Felton. La bulle avait été affichée ; le courageux catholique allait payer de sa vie son dévouement à l'Eglise, et surtout l'héroïque silence qu'au milieu même des douleurs de la question, il avait gardé sur le nom de ses complices et de ceux qui lui avaient remis la lettre pontificale. Épuisé par la torture, il se soutenait à peine sur ses jambes affaiblies, mais son regard avait toujours la même expression d'enthousiasme et de fermeté ; il regardait, sans le moindre effroi, les apprêts de son terrible supplice, et priait à haute voix... lorsque, tout à coup, une idée parut se présenter à son esprit : il fit signe à lord Schrewsbury, qui poussa son cheval et s'approcha du condamné. Celui-ci tira de son doigt une bague, ornée d'un diamant d'une grande valeur, et la présentant au grand maréchal, il lui dit :

« Mylord, veuillez offrir cette bague de ma part à lady Elisabeth Tudor, en signe que je lui pardonne ma mort, et qu'à mon tour, je désire qu'elle me pardonne si je l'ai offensée, et que Dieu nous fasse paix à tous deux ! »

Lord Schrewsbury s'inclina en signe d'acquiescement ; un quart d'heure après, la cruelle exécution était terminée ; lady Frances n'eut pas même, au milieu de son inconsolable douleur, la triste satisfaction de rendre les derniers devoirs aux restes de son époux. Suivant l'arrêt d'Elisabeth, la tête fut placée au sommet de Temple-Bar, et les membres livrés en pâture aux oiseaux du ciel. Mais les peines comme les joies d'ici-bas ne sont de nulle durée, et avant que peu d'années se fussent écoulées, les deux époux, si tendrement

(1) On sait qu'Elisabeth avait pratiqué la religion catholique avec l'apparence d'une grande ferveur, jusqu'au jour de son couronnement.



unis sur la terre, étaient unis pour jamais dans le sein de Dieu (1).

## II. — LE COMTE D'ESSEX (1601.)

Bien des années s'étaient écoulées, et dans un des cachots de la Tour, un autre condamné attendait une fin prochaine. Ce n'était plus l'ardent et courageux Felton, heureux de sacrifier à son Dieu une vie comblée de tous les dons de la fortune et des affections; celui sur qui la hache était déjà suspendue, était jeune aussi, beau, brave, plein de grâce et d'éclat; peu de mois auparavant, il occupait les premiers postes du royaume comme les premiers emplois de la cour; favori du peuple et de la reine tout à la fois, la nation chérissait en lui le vainqueur de Cadix, celui dont le bouillant courage avait humilié la fierté espagnole, et la reine souriait au courtisan accompli, qui réunissait les grâces de Leicester à une âme plus noble, à une plus forte intelligence... Mais les prédilections d'Élisabeth étaient ombrageuses et changeantes, et peu de mois avaient suffi pour transformer le puissant Essex en un pauvre prisonnier d'État, condamné à mort par la Chambre étoilée, complaisant organe des volontés de lord Burleigh (2). De la prison où il était enfermé, le comte pouvait voir la cour étroite et sinistre où tombèrent les gracieuses têtes d'Anne Boleyn, de Catherine Howard, de Jane Grey, où furent écapités Sommerset (3), Northumberland,

Dudley, Norfolk, et tant d'autres hommes de guerre et d'État, qui, comme lui, avaient joint des faveurs des rois et des joies de la fortune et du pouvoir. La chambre où s'écoulaient les dernières heures de sa vie était celle où le comte Arundel avait vécu treize ans, dans la plus rigoureuse solitude, ne pouvant pas même recevoir les visites de son unique enfant, expiant par cette dure captivité le crime, si grand aux yeux d'Élisabeth, de fidélité à la foi catholique. Les lugubres souvenirs qui planaient sous ces voûtes n'avaient pu cependant étouffer au cœur d'Essex une dernière lueur d'espoir; ce sentiment guidait sa plume, qui courait rapidement sur le papier... La lettre qu'il écrivait était adressée au comte de Nottingham.

Elle contenait ces mots :

« Mylord,

» Quoique vous ayez siégé au nombre  
» de mes juges et pris part à la sentence  
» qui m'envoie à l'échafaud, c'est à vous  
» pourtant que je viens demander un dernier service, c'est entre vos mains que  
» je confie un suprême espoir, ne pouvant  
» croire que vous ayez entièrement mis en  
» oubli les sentiments d'amitié que si souvent vous m'avez promis, ni les faibles  
» services qu'en d'autres jours, plus prospères pour moi, j'ai eu le bonheur de  
» vous rendre. En ces mêmes jours où la  
» fortune m'offrait un visage si favorable,  
» la reine qui, vous le savez, m'honorait  
» de ses bontés, se trouvant seule avec moi,  
» me fit don d'une bague précieuse, disant  
» que, si un jour j'avais une grâce à solliciter, elle m'engageait sa royale parole  
» que mes désirs seraient accomplis, et  
» l'anneau était le gage de cette généreuse  
» promesse. Jusqu'ici je n'en ai fait nul  
» usage, mais le moment est venu de m'en  
» servir : la grâce que j'implore de Sa Majesté, ce n'est pas la fortune ni la puissance, c'est la vie ! Je vous envoie la  
» bague, Mylord, daignez la porter aux

(1) Ces détails sont historiques. Voir Lingard, *Histoire d'Angleterre*.

(2) Cecil, baron de Burleigh, ministre d'Élisabeth, ennemi personnel du comte d'Essex, dont il craignait les talents et la popularité.

(3) Sommerset, tuteur d'Édouard IV, périt accusé de haute trahison; Northumberland était beau-père de Jane Grey; Dudley, père de Leicester, convaincu de rébellion, sous Marie Tudor, fut condamné à mort; Norfolk, qui avait comploté la délivrance de Marie Stuart, porta également sa tête sur l'échafaud.



» pieds de la reine, rappelez-lui sa pro-  
» messe royale attachée à cet anneau ;  
» dites-lui qu'Essex demande la vie pour  
» la consacrer à la gloire de sa souveraine.  
» Je remets mon sort entre vos mains ,  
» Mylord, et puisse Dieu vous payer avec  
» usure de ce que vous ferez pour moi !  
» Le temps me presse... Hâtez-vous, si  
» vous voulez que je vive ! »

En la prison de la Tour, 23 février 1601.

Quand le comte eut fini sa lettre, il glissa dans l'enveloppe la bague qu'il portait au doigt, et cacheta le paquet avec une vivacité où respirait l'ardent espoir de son âme....

Pourtant, deux jours après, le 25 février, Essex, à son tour, était debout sur l'échafaud tendu de noir qui avait vu tomber tant de nobles têtes ; et quoiqu'il se trouvât si près de la mort et de l'éternité, il semblait distrair, ses yeux inquiets se portaient sans cesse vers le portail de la Tour, comme s'il eût attendu un suprême message qui vînt l'arracher au bourreau. Mais rien ne paraissait, et les sinistres préparatifs étaient achevés... on n'attendait plus que la victime... Le comte tourna un regard d'angoisse vers la porte... rien ne venait... Il s'agenouilla, courba la tête... un coup sourd retentit... rien n'était venu.

### III. — ÉLISABETH (1603).

La fille de Henri VIII touchait à ses derniers instants : une douleur secrète avait tari en elle les sources de la vie, et altéré jusqu'aux puissantes facultés qu'elle avait déployées durant quarante ans de règne et d'absolu pouvoir ; silencieuse, morne, abattue, la fière Élisabeth n'était plus qu'un objet de froide pitié. Depuis plusieurs jours elle n'avait voulu ni quitter ses vêtements, ni regagner son lit ; elle s'était bornée à répondre à ses femmes qui l'engageaient à se coucher : « Si vous saviez ce que j'ai vu là ! »

Qu'avait-elle vu ? Était-ce la pâle et douce Marie Stuart ? Étaient-ce les ombres vengeresses des martyrs catholiques ? Étaient-ce les fantômes des patriotes irlandais ? Était-ce, enfin, le brillant Essex, fauché à la fleur de ses ans ?... Nul ne le sut !... La reine demeura taciturne et sombre, appuyée sur quelques coussins jetés sur le plancher, les yeux fixés en terre, un doigt sur sa bouche, insensible aux soins de ses femmes, aux paroles de ses ministres, aux exhortations du prélat qui priait à côté d'elle. Ce fut en ce moment qu'une des dames, qu'autrefois elle avait plus particulièrement honorée de son amitié, la comtesse de Nottingham, arriva auprès d'elle, dans un état d'agitation qui fut remarqué de tous les assistants. Elle s'agenouilla à côté d'Élisabeth et lui prit la main, en disant d'une voix faible : « Oh ! madame, je voudrais vous parler seule ! »

Élisabeth leva sur la comtesse ses yeux obscurcis, et parut avoir compris ses paroles ; elle fit un faible geste : dames, lords, prélats s'éloignèrent à quelque distance, et la laissèrent seule avec lady Nottingham. Celle-ci, qui paraissait pénétrée de honte et de confusion, s'inclina vers la royale mourante, et lui dit : « Madame, c'est un pardon que je viens solliciter à vos genoux, avant que nous paraissions toutes deux au tribunal redoutable de notre juge... Daignez m'entendre, daignez me pardonner ! »

Elle se tut un instant, et présentant à la reine une bague ornée de diamants, elle reprit : « Votre Majesté reconnaît-elle cet anneau ? »

La reine le saisit, et balbutia : « Felton ! Essex ! »

— Oui, madame, c'est la bague que Votre Grâce donna au comte d'Essex, comme un gage de ses royales bontés ; prêt à mourir, enfermé à la Tour, il écrivit au comte de Nottingham, en lui envoyant cette bague, le suppliant de la présenter à Votre Majesté, en demandant pour lui pardon et miséricorde. Je surpris cette



lettre... Je craignis la colère de lord Burleigh, je tremblai pour l'avancement de mon mari et de mes fils, et je brûlai l'écrit d'Essex... Il mourut, espérant jusqu'à sa dernière heure en vos bontés qu'il avait réclamées par ce gage... Oh ! madame, que n'ai-je pas souffert depuis cette heure fatale, en pensant au malheureux comte, dont j'avais si lâchement frustré l'espérance ! Si les plus affreux remords peuvent absoudre d'un crime, j'ai droit à votre pardon... Madame, ma royale maîtresse ! daignerez-vous me l'accorder ?

— Ne l'espérez pas ! répondit Élisabeth d'une voix qui luttait contre l'agonie ; Essex assassiné par vous me défend de vous pardonner ! Retirez-vous, ou je..... »

Elle ne put achever, sa tête s'embarrassait ; à trois heures de l'après-dînée, elle mourut (14 mars), léguant le trône à Jacques d'Écosse, laissant à la postérité une mémoire douteuse, où la gloire des succès et des victoires d'un long règne ne parvient pas à faire oublier de longues perfidies envers des alliés, d'affreuses cruautés envers les catholiques, une trahison insigne envers une parente confiante et malheureuse, et les richesses du royaume livrées en pâture à des ministres avides et à d'obscurs favoris.

Lorsque les femmes d'Élisabeth relevèrent le corps pour l'ensevelir, un anneau s'échappa des mains glacées de la reine... c'était la bague de sir Felton !...

M<sup>me</sup> ÉVELINE RIBBECOURT.

## LE TASSE.

Torquato Tasso naquit à Sorrente, le 11 mars 1544. Sa famille était noble. Elle avait eu son berceau à Bergame, et la plupart de ses membres avaient occupé de hauts emplois dans les divers États italiens.

— Bernardo Tasso, son père, était en même temps poète, diplomate et homme politique. Il eut l'honneur de trouver place parmi les familiers du pape Clément VII, et de se voir traité par le prince de Salerne sur le pied d'une étroite intimité. — Devenu l'époux de la noble Porzia de Rossi, qui l'aima à cause de ses vers, il alla cacher son bonheur sous les pampres de Sorrente ; mais la politique ne tarda pas à troubler la félicité dont il jouissait auprès d'une épouse adorée. Son attachement pour le duc de Salerne, lui fit un devoir de partager la destinée de cet illustre ami, forcé de céder au despotisme du vice-roi de Naples, don Pedro de Tolède. Bernardo Tasso s'expatria, laissant Torquato aux soins de sa mère, Porzia ; mais à peine se fut-il éloigné que les Rossi, dans la crainte de se brouiller avec le vice-roi, séparèrent le

pauvre enfant de sa mère, et ses parents de Bergame le recueillirent chez eux. Pour Torquato Tasso, c'était faire de bonne heure connaissance avec le chagrin. Il sentit vivement celui-là ; malgré son jeune âge, il exhala sa douleur dans des vers qu'il eût été précieux de recueillir, mais qu'on n'a point conservés. Ainsi, sa double destinée de poète et de persécuté s'inaugurait presque dès le berceau, lorsque, grâce à la protection du duc d'Urbain, son père put venir le rejoindre et rentrer en possession d'une partie de ses biens. Il avait treize ans, il savait par cœur Virgile, il lisait l'Iliade, Anacréon, et pouvait passer pour un érudit, quant à la littérature de son pays. — Le duc d'Urbain avait généreusement offert à Bernardo Tasso son palais de Pesaro pour résidence. — L'enfant y termina son éducation de gentilhomme, c'est dire qu'il y apprit à monter à cheval et à faire des armes ; après quoi on l'envoya à Padoue étudier le droit. Il apprit le droit comme il apprenait toutes choses, presque sans travail, et comme en se jouant, mêlant la culture des belles-lettres et les



distractions poétiques à l'étude de la jurisprudence; en sorte qu'à dix-sept ans, il se trouva avoir composé un poème intitulé *Rinaldo*. — Son père ambitionnait pour lui la carrière des hauts emplois, car il savait combien, pour un triomphe, la poésie rapporte de haines et d'envie! Il essaya de lutter contre la vocation du jeune homme, mais la vocation était la plus forte. Le poème fut publié; des louanges unanimes l'accueillirent; et le poète, qui n'avait pas vingt ans, eut l'insigne honneur d'être invité par le sénat de Bologne à venir assister à l'inauguration de la nouvelle université. On lui demanda un discours, et pendant une heure, son éloquence naturelle et gracieuse, qu'il essayait pour la première fois, charma le docte auditoire. On dit que ce fut pendant ce séjour à Bologne qu'il composa le plan de *la Jérusalem délivrée*; il est certain qu'il y songeait déjà, et qu'il s'en était ouvert à quelques personnes; mais une fort mauvaise affaire qui pensa lui coûter la liberté, le força de s'éloigner. — Une satire sanglante, où les principales familles de Bologne étaient attaquées, lui fut méchamment attribuée; la police se mêla de l'aventure, et fit dans les papiers du Tasse une perquisition qui n'amena heureusement aucune découverte. — Son père crut néanmoins prudent de l'emmener à Padoue, pour suivre l'enseignement philosophique qu'on y professait. — Là, pendant une année, il se passionna pour Aristote et Platon, surtout pour Platon, dont le spiritualisme allait à sa pure et poétique nature, et ce fut avec un regret sincère qu'il abandonna ces études, pour suivre son père à la cour du duc de Ferrare, Alphonse II, de la maison d'Este. — C'était une des cours les plus brillantes d'Italie: on y cultivait la musique et la poésie, on y donnait des fêtes auxquelles présidait la galanterie la plus raffinée. — Placé parmi les pages du cardinal d'Este, frère du duc de Ferrare, le Tasse

se trouvait assurément dans une condition tout à fait digne d'un gentilhomme de son âge et de sa naissance; mais cette soit de célébrité, qui est le tourment des poètes, la lui faisait supporter impatiemment, et il eût abandonné son poste, si le mariage du duc de Ferrare avec la princesse Barbara d'Autriche ne fût venu à propos lui mettre aux mains la lyre du troubadour. Le duc lui demanda un épithalame; et les sonnets qui se succédèrent, vingt jours durant, sous sa plume, lui valurent, sinon le titre, au moins les privilèges de poète de la cour. — Les deux sœurs d'Alphonse II, Lucrèce et Léonore, étaient les plus belles personnes d'Italie; douées toutes deux d'une imagination poétique et d'un goût passionné pour les lettres, elles présidaient à des joutes d'esprit auxquelles le Tasse fut invité à prendre part. Toujours vainqueur, toujours couronné par les belles mains de Lucrèce et de Léonore, il éprouva pour elles une admiration dont ses poésies gardent la vive empreinte. Ce temps fut vraiment le seul temps heureux de sa vie. Il est vraisemblable que Léonore et Lucrèce ne furent pas absolument insensibles à son culte respectueux; et, plus tard, quand l'infortune l'eut atteint de ses coups les plus rudes, quand les deux princesses l'eurent cruellement abandonné à la rigueur de son sort, ce souvenir était pour le Tasse une douce consolation, et jamais il ne trouva dans son cœur assez de ressentiment, même pour se plaindre d'un tel oubli.

Il jouissait de ces pures félicités et venait d'être vainqueur dans la discussion de cinquante propositions les plus curieuses (1), lorsque la maladie qui devait emporter son père le rappela à Ostie en 1569. Après sa

(1) Nous n'en citerons qu'une seule, pour donner une idée de ce qu'étaient alors les joutes d'esprit. — Il s'agissait de décider: « Si l'homme » est plus constant que la femme. » — Le Tasse avait pour adversaire une dame de haute naissance, Orsina Cavaletti.



mort, le Tasse vint en France à la suite du cardinal d'Este. Charles IX, en sa qualité de poète français, fit accueil au poète italien ; mais cette cour n'avait pas l'animation des cours italiennes ; le Tasse s'y ennuya, il préféra fréquenter les poètes de la ville, et se lia d'amitié avec Ronsart. — Il semblait que les pronostics funestes qui avaient attristé ses premières années eussent menti et qu'il fût né pour être toujours heureux... quand, tout à coup, son étoile se voila. A l'époque où Catherine de Médicis songeait à exécuter la Saint-Barthélemy, il osa se moquer des querelles religieuses ; ce qu'il en avait dit vint aux oreilles du cardinal d'Este. C'en fut assez pour qu'il perdit cette protection. Seul, sans amis que de pauvres poètes, il regagna à grand'peine l'Italie, empruntant ça et là un écu, qu'on lui accordait à cause de sa renommée déjà grande, sinon par sympathie. Heureusement Alphonse II n'avait pas oublié le poète qui avait composé son épithalame ; il le traita comme s'il eût tenu à cœur de se faire pardonner à lui-même la dureté du cardinal d'Este. Empressé d'aider au succès du Tasse, il fit représenter dans son palais sa pastorale d'*Amin-ta*, l'un des chefs-d'œuvre du genre. Cette pastorale fit grand bruit ; Lucrèce, qui était devenue duchesse d'Urbino, habitait avec son noble époux une résidence d'été à Pesaro ; il ne lui avait pas été possible d'assister à la représentation ; elle supplia son frère de lui prêter le poète. — Le duc se rendit à ce désir, et le Tasse alla à Pesaro. — Ce séjour d'un ou deux mois que le Tasse fit auprès de Lucrèce, a donné lieu à plus d'une invention romanesque ; mais on n'en sait positivement qu'une seule chose : c'est qu'inspiré par la beauté de cette résidence, le Tasse y écrivit la description des *Jardins d'Armide*. — Pour Armide elle-même, était-ce Lucrèce ? était-ce Léonore ? Il y a dans le caractère d'Armide des traits si noirs, qu'il est difficile d'admettre que le Tasse ait voulu personnifier en elle l'une ou l'autre

de ces deux femmes tant aimées de lui. — Cette description des *Jardins d'Armide* fut la dernière touche que le Tasse donna à son poème. — L'œuvre était complète. De retour auprès du duc de Ferrare, il se décida à la lire à ce public de choix qui composait la cour du prince. — Alors commença pour lui une interminable série de chagrins. L'envie et la critique se déchaînèrent ensemble contre lui. Alphonse II fut assez faible pour permettre à un rival du Tasse de pénétrer dans le secret de ses papiers, pendant un voyage que l'auteur de *la Jérusalem* avait été obligé de faire à Rome. A son retour, il ne fut pas assez courtisan pour dissimuler son indignation. — Dès lors, ceux qui l'aimaient lui conseillèrent de quitter un prince tout près de devenir son ennemi. Le Tasse allait suivre ce conseil, lorsque Alphonse II lui offrit la place de son historiographe. — Ce retour du duc de Ferrare le trompa ; il resta, refusant de croire ceux qui lui disaient :

« Ne t'y trompe pas, poète ; ce que » t'offrait le prince, c'était l'occasion d'un » refus éclatant et d'une rupture. »

Cependant, la méfiance était entrée dans son cœur. — A ce tourment, se joignit le chagrin d'apprendre que l'homme qui avait eu connaissance de son manuscrit, en distribuait en Italie de nombreuses copies inexactes, altérées à dessein ; tout cela l'exaspéra, au point que sa raison en fut altérée. — Il voyait des ennemis partout ; il se croyait de la part de l'inquisition l'objet de persécutions secrètes, et pensa agir sagement en allant déclarer avec franchise, à l'inquisiteur de Bologne, qu'il avait des doutes sur certains mystères, et qu'il venait de lui-même s'offrir au châtimement. L'inquisiteur eut beau lui rire au nez, cette idée fixe lui resta et sa folie devint dangereuse. Persuadé qu'il était toujours suivi par des sicaires, il alla un jour jusqu'à se jeter, le poignard à la main, sur un des officiers du duc de Ferrare. — Enfermé



par ordre du duc, puis peu de temps après rendu à la liberté, il alla demander de nouveau des juges à l'inquisiteur et au prince, pour un cas de conscience dont il se disait tourmenté; le refus railleur qu'il reçut ne fit qu'ajouter à son trouble. — C'est à cette époque que se place ce voyage aventureux qu'il fit à pied, seul, dénué de toute ressource, vêtu en berger pour n'être pas reconnu, et qui l'amena à Sorrente auprès de sa sœur. — Cette sœur, appelée Cornelia, veuve d'un gentilhomme du nom de Sersale, l'avait toujours tendrement aimé; les soins dont elle l'entoura, le calme de la vie domestique rendirent au Tasse un peu d'apaisement; mais six mois après, revenu à Ferrare, il commit plus d'extravagances que jamais. — Le duc le fit reconduire dans une maison de fous. — Ce fut là que Montaigne le vit en 1580. Il avait trente-six ans, et depuis deux ans, il y était enfermé; il y demeura jusqu'en 1586, et ne fut rendu à la liberté que sur les vives instances de Vincent de Gonzague. — Quelques biographes ont avancé que la folie du Tasse n'avait été que passagère, et que le duc de Ferrare ne le tint si longtemps sous les verrous que par des motifs de jalousie; à cet égard la lumière n'est pas faite; mais il est certain que la conduite d'Alphonse II fut indigne: il devait au malheur du poète qu'il avait offensé, une hospitalité digne de tous les devoirs, et le poète s'éleva singulièrement au-dessus du prince, en dédaignant de se venger de lui par des satires auxquelles tout le monde s'attendait. Ce n'est pas que

sa veine poétique fût épuisée, elle ne s'était point tarie un seul instant, même entre les murs de sa prison, car il en sortit avec le poème de *la Jérusalem*, refait presque entièrement, et un bagage de sonnets harmonieux, où se retrouve à chaque instant le souvenir de Léonore et de Lucrèce, toutes deux oubliées, toutes deux indifférentes à l'infortune de leur poète!

Avec l'aide de Vincent de Gonzague, le Tasse put enfin faire connaître à l'Italie son poème de *la Jérusalem*, définitivement terminé et revêtu de toutes ses splendeurs. L'effet produit fut immense! Tous les princes voulurent avoir fait quelque chose pour ce pauvre grand homme qu'ils avaient si longtemps, ou persécuté, ou laissé souffrir. Alphonse II revint à son tour à la bienveillance. — Il n'eût tenu qu'au Tasse de choisir un palais entre cent des plus illustres... mais il avait assez de l'amitié des princes! Après avoir erré quelque temps de ville en ville, après avoir été l'hôte du pape Clément VIII, il se retira au couvent de Saint-Onuphre, où il mourut, à cinquante-un ans, à la suite d'une longue maladie.

Pendant que, sentant venir sa dernière heure, il récitait dans une des cellules du couvent, les prières des agonisants, Urbain VIII lui faisait préparer un triomphe... Mais la mort eut trop de hâte... et le peuple assemblé pour voir le triomphe du Tasse, n'assista qu'à ses pompeuses funérailles...

J. DE CHATILLON.

#### ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le prince français qui fut : fils de roi, frère de roi, père de roi, jamais roi?



## LES MORTS.

FRAGMENT.

Ceux qui seront pardonnés luiront comme la  
splendeur du firmament; et les justes seront  
comme des étoiles dans l'éternité.

DANIEL.

### I.

J'étais au cimetière, et j'y rêvais un soir,  
Regardant les tombeaux et les croix de bois noir,  
Et tous les noms gravés, noms de cendres humaines !  
Je marchais au milieu de deux files de morts,  
Songeant que je sentais, seule entre tous ces corps,  
Un cœur dans la poitrine et du sang dans les veines.

Je me disais : « Chacun a sous ces tertres verts  
Quelque front qu'il baisait, et que rongent les vers,  
Une perle, une fleur, qui paraît sa demeure.  
Quels yeux n'ont à leur tour versé des pleurs d'adieu ?  
Nous ne savons pas tous comme on rit ; mais, grand Dieu !  
Nous savons bien tous comme on pleure !

C'est donc ici que vont les trésors des maisons :  
Le père aux cheveux blancs, l'enfant aux cheveux blonds,  
La jeune fille folle et rose encor la veille !  
Nous avons tous quelqu'un qui manque sous nos toits,  
Un visage qui manque à nos yeux, une voix  
Qui nous vibrait au cœur et manque à notre oreille.

« Que deviennent ces morts ? m'écriai-je ; beau ciel,  
S'en vont-ils voir Jésus, Marie et Gabriel ?  
Ont-ils l'habit de lin avec la palme verte ?  
Sont-ils dans des cités de vapeurs et de feu ?  
Montrez-moi ces cités !... Saint des Saints, Seigneur Dieu,  
Laissez-en la porte entr'ouverte ! »

### II.

.....  
Mais la nuit était belle à ravir des poètes,  
Et ce n'était là-haut que brillants et paillettes ;  
Mille étoiles luisaient et, prophètes des cieux,  
Annonçaient l'âme et Dieu dans leur langue de feux,  
Et moi, je regardais la nuit diamantée,  
Et mes pleurs se séchaient, une voix enchantée



Chantait un hymne en moi, qui montait au Seigneur.

Je dis : « Étoiles d'or, merci ! c'est du bonheur ;

» Je vous crois ; iriez-vous nous bercer de vains songes,

» Au chaste front du ciel écrire des mensonges ?

» Oh ! pour croire, faut-il voir la cité de Dieu,

» Voir les blonds séraphins à notre horizon bleu,

» Voir les mille échelons de l'échelle de flamme,

» Compter les saints, toucher de ses deux mains son âme,

» Et voir un Dieu de chair dans un ciel transparent ?

» J'en crois mon cœur ; j'en crois la pensée, ô Dieu grand,

» Que tu plaças dans l'homme, et fis à ta mesure,

» Afin qu'à ton ouvrage on vît ta signature. »

.....  
Et la voix de la foi me parlait dans le cœur,

La voix qui dit espoir, la voix qui dit bonheur.

« Mais où sont donc les morts ? » dis-je sans épouvante.

Jérusalem céleste, ô ville éblouissante,

Ma pensée aussitôt te vit aux cieux vermeils

Et j'allai voyager au pays des soleils.

M<sup>me</sup> ANAÏS SÉGALAS.





## SALON DE 1852.

### DEUXIÈME ARTICLE.

Une des toiles remarquables de l'Exposition est celle de M. Glaize, désignée au livret sous le titre : *les Femmes Gauloises. Épisode de l'invasion romaine*. Cette composition, bien que disposée d'une manière un peu théâtrale, n'en est pas moins d'un aspect saisissant : poussées par un aveugle héroïsme, les Gauloises donnent la mort à leurs enfants pour qu'ils ne tombent pas au pouvoir des Romains vainqueurs. Elles-mêmes sont décidées à ne pas survivre à l'asservissement de leur patrie ; on en voit quelques-unes qui exécutent leur sinistre résolution. Le centre du tableau de M. Glaize est occupé par un chariot, du haut duquel une druidesse, la faucille levée, semble lancer des malédictions sur les ennemis qui s'avancent de tous côtés. Une troupe de femmes, réunies à l'entour de ce chariot, a un caractère d'une énergique rudesse remplie de vérité. Un Gaulois blessé, renversé à terre sur le premier plan, et un Romain à cheval, la hache levée, prêt à frapper un jeune homme qu'il tient par la chevelure, attirent aussi l'attention ; ils sont bien posés et dessinés avec une grande vigueur.

M. Glaize n'avait envoyé jusqu'à présent au Salon que des compositions gracieuses et toutes de convention. L'essai qu'il vient de tenter dans un genre plus sévère et plus élevé lui a si bien réussi, qu'il faut espérer qu'il s'en tiendra à cette voie nouvelle où son talent semble tout à fait à l'aise.

Ce sont toujours les immortels faits d'armes de la grande armée qui inspirent M. Hippolyte Bellangé. Cet artiste est enthousiaste de nos soldats, il les aime, et ceux-ci le lui rendent certes bien ; ce n'est que justice, M. Bellangé excelle à les pein-

dre ; on dirait qu'il a assisté à toutes les scènes qu'il retrace, tant elles sont empreintes de verve et de vérité. Au reste, tout a été dit sur le mérite des œuvres de M. Bellangé ; on tomberait inévitablement dans des redites en faisant leur éloge ; mieux vaut, mesdemoiselles, que je vous recommande de vous arrêter en face de l'intéressante toile représentant un épisode de la guerre d'Espagne, le 22 décembre 1808, *le Passage du Guadarrama*. Vous admirerez ce talent si populaire et qui sait si bien faire manœuvrer les troupes, qu'on serait tenté de le croire aussi bon capitaine que bon peintre. Le tableau du *Passage du Guadarrama* est destiné au Musée du Luxembourg. L'explication du sujet se trouve dans les Mémoires du duc de Rovigo. « L'empereur, dit-il, avait donné ordre à l'armée de partir, pour traverser la chaîne de montagnes qui sépare la province de Madrid de celle de Ségovie, en se dirigeant par le Guadarrama, c'est-à-dire, par la route de Madrid, au palais et couvent de l'Escurial. L'empereur partit le lendemain matin, veille de Noël ; le temps était beau, et le soleil nous accompagna jusqu'au pied de la montagne. Mais là nous trouvâmes la route remplie d'une colonne d'infanterie qui gravissait lentement cette montagne assez élevée pour conserver de la neige jusqu'au mois de juin. Il y avait en avant de cette infanterie un convoi d'artillerie qui rétrogradait, parce qu'un ouragan de neige et de verglas, accompagné d'un vent effroyable, rendait le passage dangereux ; l'obscurité était devenue aussi grande qu'à la fin du jour. Les paysans espagnols nous disaient qu'il y avait à craindre d'être ensevelis sous la neige, comme cela était arrivé quelquefois. Nous ne nous rappelions



pas avoir eu aussi froid en Pologne. Cependant, l'empereur était pressé de faire passer ce défilé à son armée qui s'amoncelait au pied de la montagne, où il n'y avait aucunes provisions. Il fit donner l'ordre qu'on le suivit, et alla se mettre à la tête de la colonne. Il passa avec le régiment des chasseurs de sa garde à travers les rangs de l'infanterie, fit ensuite former ce régiment en colonne serrée, occupant toute la largeur du chemin, puis ayant fait mettre pied à terre aux chasseurs, il se plaça lui-même à pied derrière le premier peloton, et fit commencer la marche. Les chasseurs étaient aussi à pied, pêle-mêle avec leurs chevaux, dont la masse rendait l'ouragan nul pour ceux qui les suivaient, et en même temps, ils foulaient la neige, de manière à indiquer une trace bien marquée à l'infanterie.

» Il n'y avait que le peloton de la tête qui souffrait beaucoup. L'empereur était bien fatigué ; mais il n'y avait aucune possibilité de se tenir à cheval. Le duc de Rovigo marchait à son côté ; il prit mon bras, dit le duc, pour s'aider, et le garda jusqu'à ce que nous fussions descendus au pied du versant du Guadarrama. L'empereur avait le projet d'aller jusqu'à Villa-Castus ; mais il trouva tout le monde si épuisé et le froid était si excessif, qu'il s'arrêta à la maison de poste, au pied de la montagne. »

Cette marche si pénible a été rendue par M. Bellangé dans tous ses détails d'une manière aussi animée que vraie.

M. Philippe Rousseau affectionne des scènes d'un genre bien différent. Il se plaît à rendre les mœurs de la gent animale et y excelle. Sa *Basse-cour* renferme tout un petit monde d'un naturel parfait. Ici, à la droite du tableau, c'est un chat qui dort sur le pas de la porte, en faisant le gros dos ; au haut de cette porte, une poule s'est élancée ; un peu plus loin, un coq chante, fièrement dressé sur ses pattes ; un canard, la tête renversée en arrière, semble avaler avec délices ce qu'il vient de trouver

au fond d'un chaudron, près duquel il est placé, et une pintade se promène majestueusement ; puis tous les détails si pittoresques du mobilier d'une cour de ferme rendus avec naïveté, forment un ensemble charmant dont on s'éloigne à regret.

*Un trait de l'enfance de Bertrand Duguesclin* a fourni à M. Delfosse le sujet de sa toile. Duguesclin était fort laid, presque difforme, et dès ses premières années il se faisait remarquer par sa turbulence et l'emportement de son caractère. Aussi était-il moins aimé de sa mère que ses frères et sœurs, et elle lui permettait même rarement de s'asseoir à sa table. Un jour que Duguesclin y avait pris place malgré sa défense, elle le menaça de le faire fouetter s'il ne se retirait. Duguesclin furieux se leva, renversa par terre tout ce qui se trouvait sur la table, et alla se réfugier dans un coin de la salle. Une religieuse qui fréquentait la maison étant entrée en ce moment, parvint à calmer l'enfant, puis après l'avoir regardé attentivement, elle dit à sa mère qu'elle croyait lire dans les traits de son visage que de hautes destinées lui étaient réservées. Elle ne se trompait pas. Vous savez toutes, mesdemoiselles, quelle brillante carrière a parcourue Bertrand Duguesclin, quels immenses services il a rendus à la France et quels honneurs et grandes dignités l'en récompensèrent. Le roi Charles V, qui aimait le connétable autant qu'il le vénérât, voulut qu'il fût enterré à Saint-Denis, pour que la mort même n'eût pas le pouvoir de les séparer l'un de l'autre.

*Les Bohémiens à Paris*, de M. Marquis, attirent vivement l'attention. En 1427, cent vingt bohémiens, à qui le pape avait donné pour pénitence de courir le monde pendant sept ans sans coucher dans un lit, vinrent à Paris. Ils campèrent à la Chapelle Saint-Denis ; il y avait parmi eux des sorcières qui regardaient dans la main des gens. Ils furent visités par des personnes de tout rang, et l'évêque de Paris y alla



accompagné d'un frère mineur qui leur fit une belle prédication.

Cette scène, à la fois originale et touchante, est bien composée, bien exécutée et d'un excellent ton de couleur. Ces hommes, ces jeunes filles au teint bronzé couverts de vêtements pittoresques, quoique délabrés, forment un contraste saisissant avec les curieux qui les entourent, et surtout avec le groupe où se trouve l'évêque de Paris qui, animé d'un saint zèle, essaye de dissiper les erreurs de ces pauvres gens.

M. de Barante raconte, dans son *Histoire des ducs de Bourgogne*, que la ville de Rouen étant assiégée par les Anglais en 1418, on fut obligé de mettre hors de cette ville douze mille pauvres gens, vieillards, femmes et enfants; et comme les assiégeants ne voulurent pas les laisser passer, ces malheureux demeurèrent dans les fossés, où ils furent réduits à manger des herbes sauvages pour soutenir leur triste existence. Mais chaque jour ils mouraient par centaines. Lorsque les femmes de cette troupe affamée accouchaient, on leur descendait un panier du haut de la muraille, elles y plaçaient leur enfant, et après qu'il avait été baptisé, on le leur rendait, car on ne pouvait ni le garder ni le nourrir.

Ce sont ces scènes de désolation que M. Hillemacher s'est donné la tâche difficile de reproduire sur la toile. Il y a réussi d'une manière fort satisfaisante. La composition du tableau des *Assiégés de Rouen en 1418*, est dramatique sans exagération aucune, et l'aspect en est remarquable par l'énergie et la simplicité de l'exécution. Vous en jugerez vous-même, M. Hillemacher ayant permis que votre *Journal* fit graver cet intéressant tableau.

M. Duveau a aussi retracé des scènes d'un puissant intérêt dans les deux toiles qu'il a exposées cette année : *les Pêcheurs naufragés*, et *le Cierge béni*. Cet artiste semble s'être voué exclusivement au genre sombre et lugubre. Dans ses

*Pêcheurs naufragés* il nous montre une famille bretonne, hommes, femmes, enfants, en proie à toutes les tortures de la faim, sur un rocher aride au milieu de la mer. Aux flancs de ce rocher, un homme, semblable à un squelette, se cramponne et essaye de le gravir; un autre se soulève avec effort et regarde au loin si quelque voile libératrice n'apparaît pas. Deux jeunes femmes à moitié expirantes sont étendues sur le sommet de ce rocher, qui ne leur a servi qu'à prolonger leur douloureuse agonie.

La recherche de l'effet dramatique se fait trop sentir dans *les Pêcheurs naufragés*. M. Duveau a mis plus de naïveté dans sa petite composition intitulée *le Cierge béni*; aussi est-elle infiniment mieux réussie. Là nous voyons encore une famille bretonne; c'est une croyance touchante et superstitieuse qui la fait se réunir pour rechercher le corps d'un des siens qui s'est noyé. Un vieillard, à la mine profondément énergique et grave, est agenouillé; il a abandonné aux vagues un pain dans lequel on a fixé un cierge allumé; le doigt de Dieu conduira le pain au lieu même où gît le cadavre du mort, et sa famille ainsi avertie aura la consolation de l'ensevelir en terre sainte.

M. Bouvier qui, en 1850, s'est fait remarquer par une charmante composition représentant un intérieur d'école de jeunes filles, nous a donné cette année un diminutif très-gracieux de ce tableau. On retrouve dans la *Classe des Petites* toutes les qualités éminentes du talent de cet artiste distingué; mais elles ont pris un plus grand développement encore dans son œuvre nouvelle, *la Charité*. Ici M. Bouvier nous fait assister à une distribution d'aliments faite par des religieuses à des pauvres, à la porte d'un couvent. Des vieillards déguenillés, des femmes à la mine malade et triste, sont rassemblés et groupés avec un naturel et une vérité qu'on ne se lasse pas d'admirer. La jeune femme



qui tend la main pour prendre l'écuelle que lui présente la sœur, a une expression aussi juste que bien sentie; le petit garçon agenouillé devant sa mère et soufflant sur la cuillerée de soupe qu'il tient à la main, est parfait de naïveté et de naturel.

Une *Fontaine à Obernay*, de M. Hafnert, est un tableau qui réjouit et attire les regards par sa couleur vive et gaie. La composition ne manque pas non plus d'un certain charme, et on s'arrête volontiers pour en bien saisir les détails. Dans le fond de la toile, un berger, sonnant d'un cornet à bouquin, fait avancer son troupeau devant lui; au second plan, au milieu de vieilles maisons, s'élève une fontaine de pierre surmontée d'un lion; plusieurs jeunes filles, venues là pour laver leur linge, entourent le bassin de la fontaine; l'une d'elles, qui a sans doute achevé sa tâche, se tient debout, la tête chargée d'une corbeille pleine de linge; une de ses compagnes rattache ses cheveux dérangés par le fardeau qu'elle vient de déposer; les autres sont tout occupées de leur travail. Ces jolies villageoises ont de la grâce sans affecterie, et leurs attitudes pittoresques ne manquent pas de naturel, tout en étant cependant poétisées.

*Charles IX et sa cour visitant les gibets de Montfaucon*, par M. Leray.

« Quelques jours après que M. l'amiral fut tué, et porté à Montfaucon, pendu par les pieds, ainsi qu'il commençait à rendre quelque senteur, le roi l'alla voir. Aucuns qui étaient avec lui se bouchaient le nez, à cause de la senteur, dont il les en reprit et leur dit : « Je ne le bouche comme vous » autres, car l'odeur de son ennemi mort » est très-bonne. »

Les brillants courtisans qui accompagnent Charles IX font un contraste remarquable avec l'horrible spectacle patibulaire dont le roi semble repaître sa vue avec délices. M. Leray a très-habilement composé et exécuté cette scène malheureusement historique.

M. Naudin a choisi parmi la vie du Tasse, le moment où, déguisé en berger, le pauvre poète, malade, arrive à Sorrente pour y chercher le repos et de bons soins, auprès de sa sœur. Ce tableau, plein d'air et de soleil, est parfaitement composé, il donne surtout beaucoup à penser. D'un côté, le bonheur domestique : cette jeune femme entourée de ses enfants... de l'autre, le génie, seul, souffrant, persécuté... M. Naudin a bien voulu que l'on gravât pour vous cette page touchante, que vous recevez avec ce numéro.

M<sup>me</sup> EDMÉE DE SYVA.

## LETTRE SUR LA MUSIQUE.

### III.

Comme nos admirations et nos sympathies personnelles pourraient bien ne pas vous sembler une raison suffisante pour justifier le *bond* que nous allons faire de Beethoven à un génie moderne, nous tenterons de vous l'expliquer par leur parenté spirituelle. Les hommes éminents, vous le savez, sont une famille dont les membres procèdent les uns des autres; leurs inspirations, leurs travaux, forment un héritage précieux que le plus digne, celui qui, par son organisation, se rapproche le plus

d'un grand modèle, recueille, augmente, et lègue à son tour, lorsque sa tâche est achevée, lorsqu'il a donné au monde tout ce qui était en lui.

A une époque où tout moyen a été bon pour arriver à la célébrité, où il n'est point de petit talent qui ne se soit fait place sur la scène, l'on comprend difficilement qu'un génie aussi réel, aussi profond, aussi charmant que celui de F. Chopin, ait été presque ignoré de la foule.

C'est que ce caractère ombrageux, cette



organisation délicate, redoutait le bruit et méprisait le charlatanisme ; c'est qu'il haïssait tout ce qui l'aurait pu mettre en contact avec la vulgarité ; c'est que son talent qui s'explique par son caractère, était exclusif, ne s'adressait qu'à un petit nombre, et ne pouvait être jugé, admiré, aimé, que par des esprits d'élite. Ne lui faisons pas un crime cependant de cette sorte d'intolérance qu'on lui a tant reprochée ; souvenons-nous que ce qu'il ne pouvait tolérer, c'était le mal, le laid, l'ignoble, et n'essayons pas de vouloir séparer les défauts d'avec les qualités ; qui nous dit qu'ils ne sont pas indissolublement liés, et que vouloir détruire les uns n'aurait pas pour résultat d'anéantir les autres ? Cette grâce exquise, cette originalité si puissante et si naïve conservée intacte au centre même du mouvement effréné qui a entraîné tant d'artistes vers le faux, ne peuvent-ils être attribués à ce que l'on a appelé son intolérance ? Et s'il a été constamment noble, si ses inspirations ont toujours été pures et élevées, n'est-ce point parce qu'il a préféré l'isolement à une camaraderie peut-être indigne de lui ? Oui, certes, il doit en être ainsi ; fions-nous à la nature, et n'ayons pas la témérité de vouloir critiquer les éléments qu'elle juge nécessaire de mélanger dans ce mystérieux creuset où s'élabore l'organisation universelle.

Pour parler de Chopin d'ailleurs, il fallait le connaître, et ceux qui le connaissaient craignaient de n'en pas parler dignement. Toutes ces raisons diverses l'ont entouré durant sa vie de respect et de silence ; l'on s'est tu autour de lui en se contentant d'admirer et de jouir. Sa mort a donné à ses admirateurs la triste liberté de s'entretenir de lui.

Ce que l'on remarque du premier abord en Chopin, c'est une hardiesse extrême ; il a tenté les entreprises les plus téméraires dans le domaine de l'harmonie, et son succès a prouvé une fois de plus,

que la fortune aime les audacieux. Il a su soumettre à ses inspirations les dissonances les plus effrayantes, considérées jusqu'à lui comme des monstruosités qu'il fallait éviter à tout prix, et il a su leur donner une forme charmante. Mais son entreprise la plus hardie a été de plier la mesure, la mesure elle-même ! à tous ses caprices. Avant lui la mesure était un cadre anguleux et inflexible qui devait contenir la pensée au risque de la mutiler ; il en a fait l'un de ces encadrements délicieux, guirlande de feuilles et de fleurs qui court, se courbe, se roule autour de sa pensée, qui l'entoure sans la comprimer et la guide sans l'opprimer. Les compositions de Chopin sont assez généralement redoutées et évitées ; leur étrangeté rebute et l'on trouve de la difficulté à saisir et à rendre ces nuances si délicates et ces lignes si ténues. Les éditions de Paris, publiées sous les yeux de l'auteur, offrent un guide sûr à ceux qui ne sont pas familiarisés avec les mille détours, avec les écarts brusques et fantasques de sa pensée. Chaque phrase est contenue dans un trait, semblable à ceux par lesquels on désigne le *legato* ; par ce moyen, l'intention se dessine nettement aux yeux, lors même qu'elle n'a pas été saisie par l'intelligence.

Il est difficile de faire un choix parmi les soixante-cinq publications qui composent les œuvres de Chopin ; à celles qui n'en connaissent aucune, nous conseillons d'aborder avant tout les vingt-quatre *Préludes* ; ils sont un résumé de tous les sentiments, de toutes les idées qui le caractérisent, un tableau fidèle de ses ressemblances avec les grands génies qui l'ont précédé ; le neuvième, le vingtième semblent avoir été écrits par Beethoven ; le sixième procède incontestablement de Schubert ; mais le septième si simple, si touchant, le quinzième, le dix-septième, le deuxième, le quatrième, sont les différents traits, gracieux, mélancoliques, mystérieux qui composent cette individualité si



remarquable; le dix-neuvième doit avoir réglé, au clair de lune, les danses de la reine Mab, de ses follets et de ses fées; le dix-huitième et le vingt-quatrième sont des discours passionnés, où éclatent les reproches et le ressentiment, et qui prouvent qu'il participait un peu à la nature humaine.

Il serait trop long d'analyser toutes ses œuvres; il vaut mieux les citer dans un ordre qui pourra les rendre successivement compréhensibles, et qui tiendra lieu des degrés par lesquels on arrive au sommet d'un édifice.

La Polonaise, œuvre 53. — Les Nocturnes, œuvre 15; œuvre 9; le *Scherzo*, œuvre 31. — La Belle Polonaise, précédée d'un andante *spianato*. — Les Deux Livres d'études. — La Sonate avec marche funèbre. — Les Ballades. — La Barcarolle... *J'en passe, et des meilleurs* pour citer enfin cette magnifique *Polonaise fantasie* qui est la manifestation la plus complète de son talent arrivé à l'apogée.

S'il est une mémoire qui puisse être complètement chérie, glorifiée par les femmes, c'est, sans contestation possible, celle de Chopin; il a su mettre à leur portée, en le revêtant de grâce et de poésie; ce que l'art a de plus profond; il a été pour elles un frère bien-aimé, qui venait leur raconter ses découvertes dans le pays des rêves qu'elles doivent s'interdire sagement, mais vers lequel elles aiment cependant à lever quelquefois les yeux.

Avez-vous jamais rencontré quelques lignes charmantes de M. A. Karr, intitulées : *La Musique des fleurs*? Il établit par des observations parfaitement justes et ingénieuses, l'analogie de certaines fleurs avec certaines compositions musicales; s'il nous était permis de continuer ces comparaisons, nous voudrions ajouter que le jasmin, avec son étoile pure, éblouissante, délicate, avec son parfum si doux et si pénétrant, reproduit tous les caractères de la musique de Chopin.

M<sup>me</sup> E. R.

## Economie Domestique.

### CHOU ROUGE FARCI.

Otez adroitement le cœur d'un chou rouge, et remplissez ce vide avec de la viande de porc hachée très-fin. Faites roussir du beurre dans une casserole, placez-y le chou; assaisonnez avec sel,

poivre, clou de girofle; ajoutez un peu de bouillon, un verre de vin rouge, et laissez cuire à l'étouffée sur un feu doux, pendant quatre à cinq heures.

### POIRES TAPÉES.

Prenez cent petites poires de rousset ou de beau martin-sec, pelez-les et placez-les dans une terrine, ajoutez-y un verre d'eau; mettez le tout au four avant que le pain ne soit tiré et entourez la terrine de braise. Le lendemain, versez dans une casserole le jus qui est dans votre terrine, ajoutez-y 500 grammes (une livre) de sucre, et faites cuire le tout ensemble dans une casserole; lorsque votre sirop est fait, versez-le dans un saladier et laissez-le refroidir. Préparez une claie que vous

couvrez de papier blanc. Prenez une poire, aplatissez-la avec une tapette, en l'appuyant doucement dessus, pour ne pas la casser; trempez la poire dans le sirop et posez-la sur la claie. Lorsque toutes les poires sont préparées ainsi, mettez la claie dans un four doux. Le lendemain, recommencez à les aplatir et à les tremper de nouveau dans le sirop, puis vous les remettez dans un four très-doux, et vous les retirez le lendemain pour les conserver dans une armoire sèche.



MASSEPAINS A LA FLEUR D'ORANGER.

Prenez de la fleur d'oranger fraîche-ment cueillie; lorsqu'elle est épluchée, pesez-en 31 grammes, coupez avec des ciseaux les pétales en petits filets. Prenez un saladier, mettez dedans 4 blancs d'œufs, 500 grammes (une livre) de sucre pilé très-fin et les filets de fleurs d'oranger. Battez les blancs d'œufs pendant une heure, jusqu'à ce qu'ils soient en neige; prenez une tôle, mettez dessus du papier blanc; avec une cuillère à café, prenez un peu de votre neige, avec une autre cuillère, faites-la tomber sur le papier. Il faut dresser ainsi

ses œufs dès qu'ils sont battus, les mettre aussitôt au four, après que le pain en a été tiré et les y laisser 20 minutes. Lorsque vous les ôtez du four, ils doivent être blancs.

Quand on n'a pas de fleurs d'oranger, on parfume les massépains à l'eau de rose ou au safran. On en fait aussi au chocolat, mais il faut le râper très-fin, n'en mettre que 31 grammes (une once) pour 500 grammes de sucre, et ne l'ajouter aux blancs d'œufs que lorsqu'ils sont en neige.

MÉLANGES.

SAINT-GERMAIN DES PRÉS.

Cette église, dont le clocher massif ressemble à la grosse tour d'une bastille, appartenait encore, il y a soixante ans, à une célèbre abbaye, contemporaine de la primitive église de Notre-Dame de Paris, puisqu'elle fut fondée aussi par le roi Childeberr, fils de Clovis, qui, de même que la plupart des chefs de ces temps barbares, entremêlait sa carrière d'actes de férocité et de religion. De cette abbaye riche et puissante, qui couvrait un si grand espace de terrain, il ne reste aujourd'hui qu'une église et un nom de rue.

Ce fut au retour de ses expéditions contre les Visigoths de Septimanie (Langue-doc) et d'Espagne, que Childeberr, à l'instigation de saint Germain, abbé de Saint-Symphorien d'Autun, puis évêque de Paris, fit bâtir, avec les débris du temple d'Isis, ce monastère dédié d'abord à la sainte croix et à saint Vincent, martyr espagnol, dont Childeberr pensait avoir éprouvé la protection à la guerre. Saint

Germain y appela des moines d'Autun, qui embrassèrent plus tard, ainsi que presque tous les religieux de cette époque, la règle de saint Benoît.

Cette basilique, érigée, autant qu'on peut le présumer, entre l'année 543 et l'année 558, n'était peut-être pas d'une architecture fort élégante; mais elle se distinguait par une singulière richesse de décoration. Les écrivains du sixième siècle ont décrit avec complaisance ses colonnes de marbre, ses lambris peints et dorés, son pavé à grands compartiments de pierres de diverses couleurs et sa toiture recouverte de cuivre doré. Childeberr avait consacré à cette fondation magnifique tout le butin de ses expéditions lointaines.

Presque tous les princes de la race mérovingienne furent ensevelis dans l'église Saint-Vincent-et-Sainte-Croix, qui prit le nom de Saint-Germain des Prés, lorsque le corps de ce célèbre évêque de Paris y eut été transféré solennellement en pré-



sence de Pepin le Bref et de ses deux fils : Charles ( Charlemagne ) et Carloman. En 754, on y voyait encore, avant la révolution, les sépultures de Childebert et de sa femme Ultrogothe, de Chilpéric et de Frédégonde, de Clotaire II, etc. On a pensé, il est vrai, que plusieurs de ces monuments qui représentent l'image du mort couché avec un lion ou un chien sous ses pieds avaient été refaits à une époque postérieure ; mais le tombeau de Frédégonde, qu'on a transporté dans les caveaux de Saint-Denis, nous donne une idée fidèle de l'art de ces temps grossiers ; c'est une espèce de mosaïque en émaux noirs et jaunes, scellés dans une pierre plate, de liais, et figurant le costume royal de cette exécration ; la tête et les mains, qui n'existent plus, devaient être en marbre blanc, avec des incrustations de pierreries et d'or.

L'église de Saint-Germain des Prés n'est plus la vieille basilique de Childebert, quoique toutes les traces de l'ancien édifice n'aient point disparu, comme à Notre-Dame, malgré les efforts des démolisseurs et des réparateurs. Quand les bandes dévastatrices des Normands, favorisées par la dissolution du grand empire carlovingien, portèrent le fer et le feu par toute la Gaule, Saint-Germain n'échappa point à leurs ravages : l'église et les cloîtres furent trois fois pillés et deux fois brûlés dans le cours du neuvième siècle ; il ne resta guère du premier édifice que la haute et forte tour carrée, et peut-être le portail, dont les sculptures grossières peuvent bien remonter au sixième siècle.

Tout le corps de l'église fut réédifié, et deux nouvelles tours construites par les soins de l'abbé Morard, dans les dernières années du dixième siècle et les premières du onzième, sous les règnes de Hugues-Capet et de Robert. Le style de l'intérieur est assez barbare, mais fort curieux ; les chapiteaux des piliers, au lieu d'être formés de feuillage, offrent des groupes

d'animaux et de monstres grotesques ; Paris ne possède pas d'autre monument de cette architecture romane, lourde et sombre, antérieure à la brillante et légère architecture du moyen âge. L'édifice a été agrandi et restauré à diverses époques, notamment de nos jours, lorsque les fondements s'enfoncèrent sous le poids des voûtes, et que les deux tours du chevet se penchèrent tout à coup en faisant tinter leurs cloches.

L'église de Saint-Germain est cependant demeurée debout, bien que découronnée de deux de ses trois clochers gigantesques ; si elle a perdu ses tombes mérovingiennes transportées à Saint-Denis, elle a gardé une autre tombe royale, celle de ce bizarre Jean Casimir, qui fut tour à tour roi de Pologne, jésuite, cardinal et abbé de Saint-Germain.

Où sont les cloîtres magnifiques dont l'abbaye était jadis entourée ? Qu'est devenu le vaste réfectoire aux verrières peintes, la chaire incomparable et la merveilleuse chapelle de la Vierge, avec son éblouissante rose de vitraux ? Ces chefs-d'œuvre de Pierre de Montreuil, le *grand maître des œuvres* du treizième siècle, l'architecte de la Sainte-Chapelle, se sont écroulés pour toujours avec les ordres monastiques, avec la puissance de cette abbaye qui étendait sa juridiction spirituelle et temporelle, indépendante du roi et du diocésain, sur tout le faubourg qui a conservé le nom de Saint-Germain, puissance parfois oppressive et tracassière, comme bien d'autres puissances de ce monde ! mais qui pourrait refuser un regret à la science et à la vertu cachées dans ces saintes retraites aux jours glorieux de la congrégation de Saint-Maur et de ces illustres Bénédictins : Montfaucon, Ruinart, Clément, Sainte-Marthe et Mabillon ?

La bibliothèque, une des plus précieuses et des plus anciennes qui fussent dans le monde entier, n'a pas même surnagé dans ce vaste naufrage : un incendie l'a cor-



sumée avant que l'ignorance révolutionnaire l'eût dispersée ou anéantie. L'abbaye devint une prison ensanglantée par les massacres de septembre 1792, dans lesquels on vit mademoiselle de Sombreuil boire un verre de sang humain pour sauver son père !

Autour de Saint-Germain des Prés plantent encore les souvenirs du pré aux Clercs, cette immense plaine plantée de vieux ormes et coupée de ruisseaux, où tous les écoliers de Paris venaient se livrer

à leurs jeux et à leurs combats, jusqu'à ce que l'abbaye de Saint-Germain, qui pendant plusieurs siècles avait toléré ce voisinage turbulent, l'éloignât en construisant des maisons et en percant des rues qui firent un nouveau quartier vis-à-vis du Louvre et des Tuileries, et cela, sans que l'Université pût empêcher cette usurpation favorisée d'ailleurs par Henri IV et par Louis XIII.

PAUL JACOB, *bibliophile*.

## CORRESPONDANCE.

Mon Dieu ! ma chère, quel temps !.... Le vent, la pluie, la grêle, le tonnerre, les éclairs ; et puis pour changer : le vent, la pluie, la grêle, le tonnerre et les éclairs... voilà l'histoire de tous nos jours.... *Il a plu à la Saint-Médard, il pleuvra quarante jours plus tard...* Aussi, adieu l'été ! Je me consolerais de son absence, si sa présence ne nous était pas utile ; mais ce ne sont pas ses roses que je regrette, ce sont ses blés ; les roses, elles aiment à se parer d'une larme, cela les embellit, les rend intéressantes... elles peuvent supporter les malheurs que le ciel leur envoie ; mais les blés n'en ont pas la force, ils se laissent abattre, courbent la tête jusqu'à terre et meurent... Alors nous pourrions craindre de mourir à notre tour, tandis que l'on peut vivre sans roses... mais c'est triste !

J'attends notre amie... Ah ! ce coup de sonnette... c'est elle !

Florence entra gaiement, secouant sa robe et son chapeau. « J'arrive comme une évocation, me dit-elle, au milieu du tonnerre et des éclairs... »

— Mais, ma pauvre amie, la pluie ordinairement ne fait pas partie du programme, ajoutai-je en l'embrassant.

Elle portait un chapeau de paille orné d'un

ruban de taffetas bleu de France, posé à plat sur la passe, et orné aux bords d'une frange de paille, ainsi que le bas du bavolet ; en dessous, la passe était garnie de ruban de taffetas bleu de France et de ruban de velours noir. Sa robe était en mérinos beige ; le corsage, agrafé devant et à basquines, laissait passer, du côté droit, un jabot formé d'une bande de nanzouk tuyautée, ornée, ainsi que la bande du col, de quatre petits plis ; sous les manches pagodes passait une manche de nanzouk, aussi forme pagode, et garnie d'une bande pareille, tuyautée. Ses bottines, noires, avaient été entrées dans des claques en caoutchouc, dont elle s'était débarrassée dans l'antichambre. Elle portait un mantelet en taffetas noir, garni d'un large velours noir, au-dessus duquel deux petits velours noirs étaient cousus à distances égales. Moi, j'avais une robe de percale blanche, dont le fond était couvert d'un courant de petites fleurs ; le corsage, fermé devant par quelques boutons et froncé en gerbe, était monté sur une ceinture à laquelle se trouvait cousue une basquine qui faisait le tour du corsage et s'ouvrait devant ; elle était garnie d'une petite bande d'étoffe pareille plissée à deux têtes. Le devant du corsage et le bas des manches



pagodes étaient garnis de même. Sous ces manches, j'avais des manches blanches montées à un entre-deux formant poignet ; à mon fichu de dessous, était cousu un entre-deux, auquel avait été froncée une petite garniture ; une tresse de rubans de velours noir passait sur mon front, au-dessus du gonflement de mes bandeaux, et s'en allait tourner derrière, autour de la corde que formaient mes cheveux.

Nous nous assimes devant une table placée au milieu de ma petite chambre et nous nous mîmes à parler.... je ne dirai pas de la pluie et du beau temps, mais de notre planche VII que nous allons t'expliquer.

Le n° 1 est un col qui se brode sur mousseline, au plumetis et au point de rose.

Le n° 2 est le quart d'un mouchoir qui se brode tout au point de rose.

Le n° 3 est un entre-deux qui peut se broder au plumetis sur mousseline, ou sur un tulle de coton de cette largeur.

Le n° 4 est un dessin pour garniture en jaconas ; il se brode à l'anglaise, et pour le feston, au point de rose.

Le n° 5, ce sont deux alphabets pour marquer le linge. On peut ne se servir que des initiales, et si l'on veut écrire son nom tout entier, on y ajoute les petites lettres.

Le n° 6, ce sont cinq sortes de chiffres pour numéroter le linge.

Le n° 7 est une couronne composée d'une rose et son bouton, d'oreilles-d'ours, de capucines, de volubilis bleus, etc. ; le fond peut être noir ou blanc.

Le n° 8, ce sont les signes qui représentent les couleurs que l'on emploie pour rendre ces fleurs.

Le n° 9 est un semé pour rideaux, couverture d'édredon, manteau de lit ou coussin. Il représente un chien courant, un aigle, des papillons, une grenouille, un pierrot et un canard. Ce semé se continue en répétant alternativement, sur la ligne du haut, un chien, un aigle, etc.,

sur la ligne du milieu une grenouille, un papillon, etc., et sur la ligne du bas un pierrot, un canard, etc. Ce semé s'exécute : au crochet sur un fond au point russe, ou sur filet au point carré, et en reprises.

Plusieurs personnes me demandent comment on fait ce filet, et, bien que la majorité de nos abonnées le sache, elle sera assez généreuse pour me permettre de l'enseigner de nouveau. Je serai brève.

Prenez un moule de 16 millimètres de circonférence, du fil plat n° 30, et du coton retors n° 20, dont vous couvrez votre navette. A présent : prenez une aiguillée de gros fil, formez une large boucle à chacune de ses extrémités, avec une épingle, attachez une de ces boucles sur un de vos genoux, nouez à l'autre boucle l'extrémité du coton qui pend de votre navette. Prenez votre moule, faites une première maille dans cette boucle de gros fil ; retirez votre moule, retournez votre filet, et dans cette première maille faites-en deux ; retirez votre moule, retournez votre filet, faites une maille dans la première de ces mailles, dans la dernière faites-en deux ; retirez votre moule, retournez votre filet, recommencez un rang et dans chaque dernière maille vous en faites toujours deux. Lorsque vous avez 60 centimètres de long, en suivant le bord, à partir de la première maille, vous retournez de même votre filet, et en finissant chaque rang vous prenez toujours deux mailles ensemble, jusqu'à ce qu'il ne vous en reste plus qu'une, alors vous avez un carré parfait. Vous montez ce carré sur un métier, vous prenez une longue aiguille à repriser, vous l'enfilez de fil plat, et vous exécutez ce dessin en faisant une reprise. Pour cela, vous passez alternativement votre aiguille sur et sous les fils qui forment ces carreaux, en laissant à jour ce qui est à jour ; le talent est de laisser un peu dépasser le bout de son aiguillée de coton et de le relever ensuite pour le cacher sous la reprise. Il faut, autant que possible, ne



repandre de coton que dans le haut ou dans le bas d'un dessin, et le moins souvent qu'on le peut. Ces reprises ne sont pas croisées.

Pour confectionner ce coussin vous remplissez, en crin ou en sèstène, un coussin en percale blanche recouverte d'une percale lustrée, de la couleur du tête-à-tête, ou du canapé de votre salon, et vous le recouvrez avec ce filet; on peut l'encadrer d'une dentelle en filet; ou bien d'une ganse ronde rappelant les couleurs de l'appartement, ou bien encore d'un ruban de taffetas large de 3 centimètres, de la couleur de la percale lustrée, et plissé à plis ronds.

La dentelle se fait ainsi : on prend du fil plat n° 60, du fil d'Irlande n° 150, et un moule de 6 millimètres de circonférence; lorsque l'on a obtenu la hauteur que l'on veut, 10 mailles, je suppose, on retire son moule, comme toujours, on recommence un rang et, à la fin, on ne fait pas la dernière maille, il n'en reste plus que 9. On recommence un 2° rang et, à la fin, dans la dernière maille on en fait deux, il s'en retrouve 10. On recommence un 3° rang, on ne fait pas la dernière maille, ainsi alternativement. Ces mailles abandonnées forment une espèce de picot. Si l'on ne veut pas de ce picot, on prend deux mailles ensemble. Dans tous les cas, on brode la dentelle en point de reprise, comme le coussin.

— Oui, nous avons remis à la mode ces vieux dessins; y changer quelque chose ce serait leur ôter de leur naïveté, de leur charme, il faut les respecter et les exécuter religieusement, comme tout ce qui est l'œuvre de nos pères.

— Ah! que c'est bien parlé, et combien je suis de ton avis!.... Tu permets que je continue?...

— Est-ce que mes interruptions te déplaissent, Jeanne?

— Au contraire! elles me reposent et me redonnent des forces.

Le n° 10 est un canezou qui se fait en

mousseline, garni de bandes de mousseline brodées au plumetis; ou en jaconas, garni de bandes de jaconas brodées à l'anglaise.

Ici commence la description de la grande planche.

Le n° 11 est un dessin de volant qui s'exécute au passé, sur un métier; il se festonne ensuite.

Le n° 12, *A. H.*, se brode au plumetis.

Le n° 13, *L. O.*, dans un écusson surmonté d'une couronne de comtesse, se brode de même.

Le n° 14, *Nanine*, en broderie anglaise.

Le n° 15, *Augusta*, au plumetis.

Le n° 16, *S. D.*, en broderie anglaise.

Le n° 17, *L.*, au plumetis.

Le n° 27, *Félimé*;

Le n° 28, *Émilie*, ces deux noms au plumetis.

Le n° 29 représente une table toute servie.

Le n° 30 représente le dessert.

Le n° 18 (revers de la planche) est le dessin d'un des côtés du devant d'une casaque de petit garçon ou de petite fille.

Le n° 19 est le dos.

Le n° 20 est la manche.

Cette casaque se fait en nankin, ou en percale, et se brode au plumetis, en coton blanc et en soutache, aussi de coton blanc. Le tour se festonne en point de rose.

Le n° 21 est un dessin qui se brode au plumetis pour garniture de camisole, de mouchoir, etc.

Le n° 22 est un encadrement de mouchoir. Ce dessin s'exécute en point de rose et au plumetis; c'est la dent qui se fait au plumetis.

Le n° 23 est un dessin pour garniture de bonnet de nuit. Il se brode à l'anglaise.

Le n° 24 est un entre-deux qui se brode de même.

Le n° 26, *F. P.*, se brode au plumetis.

Le n° 25 est le résultat d'un gracieux travail qu'une de nos amies inconnues a bien voulu m'enseigner.

Quand les feuilles vont tomber, il est un moyen de les conserver en leur don-



nant à garder un souvenir, une époque heureuse ou malheureuse, ou bien un nom chéri. Les feuilles de châtaignier et de peuplier sont celles qui se prêtent le mieux à ce travail. On cueille une feuille de châtaignier, je suppose, on l'étend au milieu d'un gros livre, on l'y laisse en presse trois ou quatre jours; on la retire, on la pose sur la laine d'une planche à repasser, on place sur cette feuille un ou plusieurs dessins en papier que l'on assujettit sur la feuille avec quelques pains à cacheter collés aux bords de ces dessins. On prend une brosse à habits, ni trop douce, ni trop molle, ayant le dos plat; on frappe d'abord légèrement sur la feuille, avec cette brosse, puis plus fort; à mesure que l'on frappe, la pellicule de la feuille qui n'est point sous le papier, se détache, et ne laisse plus que les côtes retenues entre elles par une espèce de fond de dentelle, que le dessinateur n'a pas pu rendre; on enlève le papier, et les parties de la feuille sur lesquelles il était placé, se trouvent être conservées. On peut, si l'on veut, peindre, dorer les dessins de cette feuille, et la donner à une amie comme souvenir d'un jour, d'une année qui ne pourra plus s'oublier, car il durera éternellement... comme cette feuille.

— Si tu me donnais une feuille semblable, je la ferais encadrer. Cela me fait penser à un travail qui m'a beaucoup amusée quand j'étais petite; je l'avais appris dans un vieux livre. Voilà ce que c'était. Je prenais un œuf, bien propre, j'y faisais, avec une épingle, un trou assez grand, du côté le plus pointu, je le vidais par ce trou; je mettais un morceau de chandelle bien blanche dans une cuillère, je le faisais fondre sur le feu, puis je trempais dedans une plume d'oie, avec laquelle j'écrivais sur la coquille de l'œuf: une pensée, une maxime sur l'amitié. J'avais du vinaigre blanc dans un verre, j'y plongeais mon œuf, et le lendemain ou le surlendemain, quand je le retirais: pensée et

maxime, se trouvaient gravées en relief: le vinaigre ayant rongé tout ce qui n'était pas couvert de suif.

— A mon tour, si tu me donnais un pareil œuf, je le conserverais suspendu sur mon étagère.

— Je ne l'oublierai pas... mais est-ce que tu oublies de nous donner la prononciation des mots et des noms anglais que nous rencontrons si souvent dans nos lectures?

— Non; mais c'est que je n'avais pas place pour eux, et maintenant prête-moi toute ton attention... Je commence.

Nos pères et nos frères portent une étoffe imperméable, *impermuillable*, dit notre cuisinière; cette étoffe...

— Ah! Jeanne, si tu veux que je te prête mon attention... il faut que ce que tu dis en soit digne.

— Pardon... Cette étoffe s'appelle :

Makintosh, et se prononce	makinn-toch.
Le porter (bière noire),	porteur.
Le Winsor soap,	savon de Quinnzor.
An yacht (petit vaisseau élégant),	un yacht.
A sloop,	un slooup.
Newmarket (ville célèbre par ses courses),	Noumarkett.
Meeting (assemblée de peuple),	mitinn.
Botany-Bay (lieu de déportation),	Botné-Bé.
Newgate (prison),	Nouguett.
Repeal (révocation),	repill.
Repealers,	repleurzz.
Parliament-house,	parlementt-haouss.
Westminster-abbey,	Onesminster-abbé.
Dandy (élégant),	danné.
Fashionable (homme à la mode),	fachonéble.

Il y a des journaux qui sont continuellement cités dans la presse quotidienne.

— Oh! dans la *presse quotidienne*!... les frères de nos amies te trouveront bien... bas-bleu!...

— Que veux-tu? c'était afin de ne pas me répéter; au lieu de dire: dans les *journaux*. Ah! quand on essaye d'écrire purement et clairement, de ne point



blessier l'oreille par des rimes hors de mesure... cela n'est pas déjà si facile!

— Aussi je suis heureuse d'avoir soulevé cette réflexion; elle te fera pardonner.

— Tu es bien bonne. Je reviens aux journaux; il y a :

The Morning-Post (Poste du Matin),	le Morninn-Pôste.
The Daily Advertiser (l'Advertisseur de chaque jour),	zi Délé Advvertiser.
The Chronicle,	zi Cronicle.
The Herald,	zi Herôlâd.
The Times (le Temps),	zi Taém' ss.
The Sun (le Soleil),	zi Seunn.
A review (une revue),	une reviou.

On parle aussi chez nous des théâtres de Londres.

Drury-Lane,	Dreuri-Lenn.
Covent-Garden,	Coven-Gardenn.
Queen's Theatre (Théâtre de la Reine),	Quouinnss théâtre.
Hay-Market	Hé-Markett.

Il y a aussi des noms propres que l'on rencontre souvent.

Le poëte Dryden,	Draïdenn.
Sir Robert Peel,	seur Robeurt Pill.
Thayer,	Tair.
Hume,	Hioumm.
Macbeth,	Macbess.
Hastings,	Hestinnss.
John Felton,	Djônn Felteunn.
Crawford,	Crâfordd.
Lady Frances,	lédé Franncess.
Lord Argyie,	Lordd Argaëll.
Goldsmith,	Goldsmisss.

Des noms de romans célèbres.

La Fiancée de Lammermoor,	Lameurmour.
La jolie Fille de Perth,	de Perss.
Le Château de Kenilworth,	Kénilouorss.
Ivanhoe,	Ivano.
Le Vicair de Wakefield,	Ouekfildd.
Waverley,	Ouaveurlé.
Guy Mannering,	Gaë-Mannrinn.

Je crois n'avoir rien oublié. En apprenant à prononcer facilement ces mots, on ne sera plus embarrassé lorsque l'on rencontrera leurs semblables.

— A présent... merci! Je vois que le *th* au commencement des mots se pro-

nonce doucement, comme un *z*; que le *th* à la fin des mots se prononce durement, comme deux *ss*, et, dans tous les cas, comme si on avait la langue trop longue.

Mais causons un peu toilette. Je me suis aperçue que les dames qui comptaient sur l'été et voulaient montrer de jolis fichus, ont été obligées d'adapter, sous leurs robes ouvertes, une espèce de plastron en étoffe pareille à leur robe. C'est une bonne idée en toute saison. Le matin, on sort avec son plastron, le soir on l'ôte pour le remplacer par un joli fichu-guimpe... cela fait deux robes en une.

— Moi, je n'ai vu rien de nouveau : le velours et la paille ornent toujours les chapeaux, qui sont toujours aussi évasés; mais j'ai remarqué que les femmes coquettes font preuve d'une grande humilité... elles se cachent sous leurs volants... A pied, il faut voir comme elles font la roue!... en voiture, elles étalent leur jupe, mais elles... on ne les voit pas... Les couleurs foncées : le noir, le bleu de France, le marron, sont toujours de mode ; on affecte de porter : bottines, robe, mantelet et capote de la même couleur. Si j'allais au bal, je serais fort embarrassée pour me faire une toilette nouvelle.

— Et pourquoi? Quand on a de si jolies toilettes, à quoi bon changer?

— Tu as raison. Ainsi, je mettrais toujours pour un bal à la campagne : une robe de mousseline à triple jupe, le corsage colleté, froncé devant, en gerbe, ouvert derrière et monté du bas sur une étroite ceinture; des manches pagodes, une ceinture formée d'un mètre et demi de ruban de taffetas vert ou blanc, nouée sur le côté gauche; une broderie au plumetis et au feston, au bas de mes manches; dans le haut de mon corsage, la même broderie, le même feston; sur ma tête, une guirlande de feuilles de houx; j'aurais à la main un grand éventail vert, et des souliers verts. Ou bien, une ceinture faite d'un mètre de velours, retenue, par une



boucle, sur le côté gauche. J'aurais sur la tête deux petits velours noirs, qui retiendraient deux espèces de grappes de longues boucles inégales, formées des mêmes petits velours, qui tomberaient derrière mes cheveux blonds frisés à l'anglaise, ou derrière mes bandeaux noirs gonflés.

— Tu pourrais encore porter une jupe de taffetas rose, bleu ou gris, et un canezou de mousseline. Tu ne mettrais dans tes cheveux que de longues boucles de ruban de taffetas rose ou bleu.

Je viens de jeter les yeux sur une épreuve du Journal, j'ai vu ce titre : *L'Aigle considéré comme emblème militaire et souverain* ; je croyais que dans ce cas l'aigle était féminin.

— Tu as peut-être raison, Florence. L'aigle est toujours féminin lorsqu'il entre dans l'art héraldique, et toujours masculin quand il sert aux ornements extérieurs : on dit l'ordre de l'aigle-blanc, celui de l'aigle-rouge. Aimes-tu cet emblème ?

— Oui, c'est celui de la force et de la majesté ; il a figuré de tout temps comme symbole des peuples, des rois et des armées ; il se voyait sur les étendards des Perses et des Ptolémées d'Égypte ; sous la république romaine et sous l'Empire. Charlemagne adopta aussi cet emblème, et après lui les empereurs d'Allemagne. Napoléon l'arbora pendant dix ans. Il figure encore aujourd'hui dans les armes d'Autriche, de Russie, de Prusse, de Pologne, de Sicile, d'Espagne, de Sardaigne, et dans d'autres encore.

— Moi, j'aime tout ce qui a représenté la France : les lys, le coq ; ce bel et gracieux animal avait été choisi par les Gaulois, nos ancêtres, parce qu'il désigne les combats, la victoire, parce qu'il est le plus courageux de tous les oiseaux, préférant mourir que céder à son ennemi ; il est, d'ailleurs, avec le rossignol, le seul des oiseaux qui

chante pendant la nuit... Et puis, il est fier, il est beau, il est notre compatriote... En France, l'aigle n'est qu'un étranger, nous n'avons d'aigle que sur notre drapeau... Mais, puisqu'il représente mon pays que j'aime, je l'aimerai... Je supposerai que c'est un coq qui a perdu sa crête, son jabot, ses éperons de chevalier...

— Très-bien ! ma chère Jeanne, tu sais la moralité de cette fable...

Ne soyons pas si difficiles,  
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles.

Mais je ne suis pas assez habile pour deviner ton dernier rébus.

— En voici l'explication : une île — neuf faux — le pas d'une porte — une jetée — une coignée dont le manche est détaché du marteau...

— C'est cela ! *Il ne faut pas jeter le manche après la cognée !* Et ta gravure de modes ?

— Elle n'a pas besoin d'explication. Notre tâche est finie, ma chère ; maintenant, laisse-moi achever ma lettre et dire adieu à notre amie, en lui souhaitant tous les bonheurs et surtout un beau soleil, ce bonheur de l'été... C'est demain le jour consacré à saint Gervais et à saint Protais, ces deux saints ont beaucoup de pouvoir au ciel... ils nous donneront le beau temps... et nous aurons des roses et du blé.

Ainsi soit-il !

J. J.

P. S. N'oublie pas de dire à celles de nos amies qui ne se sont pas abonnées au mois de janvier 1852, qu'elles peuvent l'être à compter du 1<sup>er</sup> juillet, et pour six mois. Je le leur conseille d'autant plus, que chaque numéro est toujours complet, jamais rien n'étant remis... au numéro prochain.



ÉPHÉMÉRIDES.

29 JUILLET 1588. — DÉFAITE DE L'*Armada* (1).

Élisabeth d'Angleterre, fidèle à une politique que ses successeurs ont aussi religieusement observée, s'efforçait de jeter la dissension dans toutes les nations rivales, et de fomentier par ses conseils, son or, ses secours, les troubles et les rébellions qui avaient surgi sur divers points de l'Europe. Elle avait soutenu surtout la révolte des Pays-Bas contre Philippe II ; ce prince, à son tour, voulut agir contre l'Angleterre, et, tout à la fois, se venger : de l'appui qu'Élisabeth prêtait à ses ennemis ; du tort qu'elle lui avait fait, par ses corsaires, dans ses possessions d'Amérique ; et défendre les droits et la liberté de Marie Stuart, qui, dans ses longues années de captivité, n'avait cessé d'invoquer la protection du Roi Catholique. Il arma donc une flotte immense, qui devait rejoindre l'armée du duc de Parme, campée alors en Flandre et qui était forte de trente mille hommes. La flotte partit des ports d'Espagne sous le commandement de l'amiral-duc de Médina-Sidonia ; mais rien ne réussit : la tempête dispersa cette flotte

formidable, et cent vaisseaux anglais détruisirent l'*invincible Armada* sur les côtes des Hébrides et sur les rivages d'Irlande. Les Espagnols, dignes d'une meilleure fortune, montrèrent un courage héroïque ; la plupart succombèrent de misère et de besoin, sur les rives inhospitalières où les flots les avaient jetés. L'amiral-duc, revenu à grand'peine en Espagne, se présenta devant le roi, qui le reçut avec calme, disant : « Je t'avais envoyé contre les hommes et non contre les éléments ; béni soit Dieu, qui me permet de supporter une telle perte ! »

Cette victoire excita en Angleterre un vif enthousiasme, et de nos jours encore, on montre à la Tour de Londres quelques débris de l'*Armada*, recueillis sur les côtes, et servant de trophée aux descendants des marins d'Élisabeth.

Cette expédition hâta la fin de Marie Stuart : elle paraissait légitimer les craintes que cette infortunée rivale inspirait à la fille de Henri VIII.

MOSAÏQUE.

Des dogues formaient la garnison de Saint-Malo ; ils descendaient de ces chiens fameux, enfants de régiment dans les Gaules, et qui, selon Strabon, livraient avec leurs maîtres des batailles rangées aux Romains. Albert le Grand, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, auteur aussi grave que le géographe grec, déclare qu'à Saint-Malo « la garde d'une place si importante était commise toutes les nuits à la fidélité de certains dogues qui faisaient bonne et sûre patrouille ; » ils furent con-

damnés à la peine capitale, pour avoir eu le malheur de manger inconsidérément les jambes d'un gentilhomme (1). On emprisonna les criminels ; l'un d'eux refusa de prendre la nourriture des mains de son gardien qui pleurait. Le noble animal se laissa mourir de faim. Le Capitole était de même gardé par des chiens, lesquels n'aboyaient pas lorsque Scipion l'Africain venait à l'aube faire sa prière.

*Mémoires d'outre-tombe.* CHATEAUBRIAND.

Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne ; ces feuilles qui tombent

(1) *Armada*, ce nom qui veut dire en espagnol *flotte de vaisseaux de guerre*, a été spécialement appliqué à la flotte redoutable que Philippe II équipa contre Élisabeth, reine d'Angleterre, et qu'il avait nommée orgueilleusement l'*invincible Armada*.

(1) De là le proverbe : *Il recient de Saint-Malo*, pour dire il n'a pas de mollets.



comme nos ans, ces fleurs qui se fanent  
comme nos heures, ces nuages qui fuient  
comme nos illusions, cette lumière qui  
s'affaiblit comme notre intelligence, ce  
soleil qui se refroidit comme nos amitiés,  
ces fleurs qui se glacent comme notre vie,  
ont des rapports secrets avec nos destinées.

*Idem.*

Que vos liaisons soient avec des per-  
sonnes au-dessus de vous : par là, vous  
vous accoutumez au respect et à la poli-  
tesse. Avec ses égaux on se néglige ; l'es-  
prit s'assoupit. Mais cette supériorité ne  
doit pas se mesurer sur le rang seul, car il  
y a des grandeurs réelles et personnelles,  
et des grandeurs d'institution. On ne doit  
aux unes qu'un respect extérieur, on doit  
de l'estime et un respect de sentiment au  
mérite. Quand de concert la fortune et la  
vertu ont mis un homme en place, c'est un

double empire et qui exige une double  
soumission.

M<sup>me</sup> DE LAMBERT, à son fils.

Quand nous avons le cœur sain nous  
tirons parti de tout, et tout se tourne en  
plaisirs. On se gâte le goût par les divertis-  
sements ; on s'accoutume tellement aux  
plaisirs ardents, qu'on ne peut se rabattre  
sur les simples. Il faut craindre ces grands  
ébranlements de l'âme, qui préparent  
l'ennui et le dégoût.

M<sup>me</sup> DE LAMBERT, à sa fille.

Peut-être cet enfant qui grelotte et qui pleure,  
Et qui va demandant de demeure en demeure,  
Est un ange voilé dont la main, en tout lieu,  
Recueille la pitié qu'il doit offrir à Dieu.  
Et sa voix, dans le ciel, devant son divin Maître,  
Si tu le rejetais, t'accuserait peut-être.

BENOÎT QUINET.

## RÉBUS.



13	Sept	1553	18	Brunaire	ans
24	Sept	1572	29	Juillet	1830
11	Mai	1745	4	Mai	1849
14	Juillet	1789	2	Sept	1851
21	Janvier	1793			

